

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

HYGIÈNE
ET
ISLAMISME

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

(SECTION DE MÉDECINE)

Et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine

le 28 janvier 1904

PAR

M. Emir FARADJ KHAN

Né le 23 décembre 1877, à Téhéran.



LYON

IMPRIMERIE L. BOURGEON

7, rue des Marronniers, 7.

1904

UNIVERSITÉ DE LYON

N° 14

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

HYGIÈNE ET ISLAMISME THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

(SECTION DE MÉDECINE)

Et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine

le 28 janvier 1904

PAR

M. Emir FARADJ KHAN

Né le 23 décembre 1877, à Téhéran.



LYON
IMPRIMERIE L. BOURGEON
7, rue des Marronniers

1904

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

M. LORTET
M. LACASSAGNE

DOYEN.
ASSESEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. PAULET, CHAUVEAU.

MM.

PROFESSEURS

Cliniques médicales
Cliniques chirurgicales
Clinique obstétricale et Accouchements
Clinique ophtalmologique
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques
Clinique des maladies mentales
Clinique des maladies des enfants
Physique médicale
Chimie médicale et pharmaceutique
Chimie organique et Toxicologie
Matière médicale et Botanique
Parasitologie
Anatomie
Anatomie générale et Histologie
Physiologie
Pathologie interne
Pathologie externe
Pathologie et Thérapeutique générales
Anatomie pathologique
Médecine opératoire
Médecine expérimentale et comparée
Médecine légale
Hygiène
Thérapeutique
Pharmacologie

LÉPINE.
BONDET.
BARD.
PONCET.
JABOULAY.
X.
GAYET.
GAILLETON.
PIERRET.
WEILL.
MONOYER.
HUGOUNENCQ.
CAZENEUVE.
BEAUVISAGE.
LORTET.
TESTUT.
RENAUT.
MORAT.
TEISSIER.
AUGAGNEUR.
MAYET.
TRIPPIER.
POLLOSSON (M.).
ARLOING.
LACASSAGNE.
COURMONT (J.).
SOULIER.
FLORENCE.

PROFESSEUR ADJOINT

Physiologie, cours complémentaire

DOYON.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

MM.

Clinique des Maladies des Femmes
Maladies des voies urinaires
Maladies des oreilles, du nez et du larynx
Propédeutique médicale
Propédeutique chirurgicale
Propédeutique de gynécologie
Anatomie pathologique
Accouchements
Matière médicale
Anatomie topographique

POLLOSSON (A.) agrégé
CHANDELUX, —
LANNOIS, —
ROQUE, —
ROLLET, —
CONDAMIN, —
DEVIC, —
FABRE, —
MOREAU, —
DURAND. —

AGRÉGÉS

MM.
ROUX.
COLLET.
BOYER.
BARRAL.
MOREAU.
VALLAS.

MM.
SIRAUD.
DURAND.
PIC.
PAVIOT.
NOVÉ-JOSSERAND.

MM.
BERARD.
SAMBUC.
BORDIER.
COURMONT (P.).
CHATIN.

MM.
VILLARD.
TIXIER.
FABRE.
REGAUD.
CAUSSE, ch...

M. BEAUDUN, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. Jules COURMONT, Président ; M. DOYON, Assesseur ;

MM. ROUX et PIC, Agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

MOUZAFFAR-EL-DINE SCHAH KADJAR

Notre Auguste Maître et Bien-Aimé Souverain.

Bien humble hommage de notre très profonde
et très respectueuse reconnaissance.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A SON ALTESSE IMPÉRIALE
LE PRINCE SCHOA-EL-SALTANET

Témoignage de notre respectueuse gratitude.

A SON EXCELLENCE

MOCHIR-EL-DOLET

Ministre des Affaires étrangères de Perse.

A SON EXCELLENCE

LE GÉNÉRAL NAZAR-AGHA

YAMIN-EL-SALTANET

Ministre plénipotentiaire de Perse à Paris.

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE DE MON PÈRE

dont je sens à cette heure la douloureuse absence.

A MON FRÈRE S. E. ASSADOLLAH KHAN

Moukarram-El-Sultan

Consul général de Perse à Erzéroum

A MONSIEUR LE PROFESSEUR JULES COURMONT

Professeur d'hygiène à la Faculté de Médecine de Lyon

Officier de l'Instruction publique

Médecin des Hôpitaux

NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE.

AVANT-PROPOS

Parvenu aujourd'hui au terme de nos études médicales nous avons à cœur, en tête de ce travail qui en marque la fin, d'offrir notre hommage respectueux et reconnaissant à Sa Majesté Impériale le Schah et à son Gouvernement. La haute bienveillance de notre Auguste Souverain, qui a daigné maintes fois s'occuper de nous, et a bien voulu, il y a trois ans, nous faire le gracieux honneur de nous envoyer en France en nous attachant à la Faculté de médecine de Lyon. Que ces lignes du moins l'en remercient pleinement aujourd'hui ! Et c'est en même temps pour nous le plus grand des devoirs que d'adresser à la République française et à son Gouvernement notre salut de reconnaissance et d'amitié. Nous sentons, en effet, à cette heure, et profondément combien est grande et lourde la dette contractée par nous envers la France ; celle qui a été pour nous la seconde patrie, restera à nos yeux la terre la plus largement hospi-

talière, la plus doucement accueillante, la plus souriante et la plus aimable.

En nous ouvrant, toutes grandes, les portes de ses Ecoles, de ses Facultés, de ses Hôpitaux, en nous laissant puiser sans compter, auprès de maîtres éminents, dans les richesses de ses laboratoires, elle nous a traité comme un fils : aussi tiendra-t-elle en notre cœur reconnaissant la plus large place, et de loin nous nous souviendrons d'elle comme de près nous l'aurons aimée.

Que Son Altesse Impériale le Prince Schoâ-Essaltanet, qui, dans sa haute bienveillance, nous a comblé de ses dons et de ses bontés ; que Son Altesse l'ex-Grand Vizir Ali-Asghar Khan Atabek-Azème qui nous a témoigné le plus vif intérêt veuillent bien croire à notre entière reconnaissance.

S. A. Mochir-Eddolet, ministre des Affaires étrangères de Perse, dont la bonté vraiment paternelle toujours en éveil se plut constamment à faciliter nos efforts, nous a fait le grand honneur de nous envoyer l'an passé comme représentant du Gouvernement Persan à la conférence sanitaire internationale de Paris ; qu'il daigne accepter ici l'hommage de notre sincère gratitude.

S. E. Nayer-El-Molk, ministre de l'instruction publique de Perse, nous a sans cesse comblé de ses gracieuses bontés et a droit à notre pleine reconnaissance.

Son Excellence le général Nazar Agba Yamin-Essaltanet, ministre plénipotentiaire de Perse à Paris, qui s'intéressa toujours à nous ; Son Excellence Nariman Khan Kavam-Essaltanet dont la haute bienveillance ne nous fit jamais défaut ; son Altesse prince Arfâ-Eddolet, ambassadeur de Perse à Constantinople, dont la bienveillante amitié fut si précieuse pour nos frères et à nous-même, ont droit à nos plus empressés remerciements.

Que Monsieur Hadji Mirza Réza Khan, qui pour nous fut toujours un ami sincère et loyal, accepte ici l'expression de notre vive et solide amitié.

L. E. Mochir-Elmolk, ministre de Perse, à Saint-Petersbourg, Mousfakham-Eddolet, ministre de Perse à Washington, Moumtaz-Elmolk, Mozayan-Eddolet, Saïd-Essaltanet, Amid-Essaltanet, gouverneur de la Province des Talech, Safa-Elmamalek, chargé d'affaires de l'Ambassade de Perse à Constantinople, nous ont toujours témoigné la plus grande bienveillance, qu'ils veuillent recevoir nos meilleurs remerciements.

Monsieur le Colonel Médhat-Elmamalek, fut pour nous le meilleur des amis, nous le remercions de tout cœur.

Madame et Monsieur le docteur Schneider, médecin principal de 1^{re} classe, médecin de S. M. I. le Schah, nous ont fait le plus aimable accueil pendant les quelques jours

que nous avons passés ensemble à **Paris**, qu'ils soient assurés de notre gratitude.

Sur le point de quitter, et non sans quelque regret, l'Ecole du service de santé militaire de **Lyon** qui, pendant trois années, abrita nos études médicales, nous tenons à rendre hommage à Monsieur le médecin inspecteur Claudot, son éminent directeur, à Monsieur le médecin inspecteur Annequin, ancien sous-directeur et à Monsieur le médecin principal de 1^{re} classe Chevassu, sous-directeur de l'Ecole qui s'intéressèrent avec bienveillance à nos travaux et furent toujours pour nous les plus courtois des chefs.

Madame Claudot nous a toujours fait le plus bienveillant accueil dans ses brillantes et charmantes soirées et matinales, qu'elle veuille accepter nos sincères remerciements et nos respectueux hommages.

Notre reconnaissance se souviendra toujours de l'accueil aimable et empressé que nous avons reçu de nos maîtres civils, tant à la Faculté que dans les Hôpitaux. A toute heure, ils nous ont dispensé sans compter les conseils précieux de leur expérience, ils nous ont ouvert, gracieusement et largement, les portes de leurs laboratoires, de leurs cliniques ou de leurs services hospitaliers. Nous leur devons beaucoup de ce que nous avons appris et nous voudrions, aujourd'hui, acquitter notre dette en les assurant de notre fidèle reconnaissance.

Elle va d'abord à nos premiers maîtres, Messieurs les docteurs de Brun et Hache, professeurs à la Faculté française de Beyrouth. Elle va particulièrement à Monsieur le professeur Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, qui nous accueillit toujours avec bonté ; à Monsieur le professeur Testut qui nous permit aimablement d'entrer dans son laboratoire et d'étudier de près, à son savant contact, les mystères de l'Anatomie.

A Monsieur le Professeur Morat qui ne nous ménagea ni son temps, ni ses conseils, à Messieurs les Professeurs Lépine, Lacassagne, Renaut dont les avis précieux ne nous ont jamais manqué, à Monsieur le Professeur Doyon qui nous a toujours témoigné la plus grande sympathie et avec la plus extrême bienveillance a mis à notre disposition toutes les ressources de son laboratoire de physiologie.

Nous nous rendons compte encore de tout ce que nous devons à Messieurs les Professeurs Gayet, Soulier, Arloing, Augagneur, Jaboulay, à Messieurs les Professeurs agrégés Rollet, Gangolphe, Paul Courmont, et Roque, chirurgiens et médecins des hôpitaux dont nous avons suivi les intéressantes leçons, tant dans les cliniques des hôpitaux quedans les amphithéâtres de la Faculté.

Monsieur le Professeur J. Courmont a bien voulu nous faire l'honneur de présider notre thèse, Monsieur le Professeur Doyon, Messieurs les Professeurs agrégés Pic et Roux ont consenti à être nos juges, qu'ils acceptent nos bien

sincères remerciements pour l'honneur qu'ils nous font à cette heure.

Notre souvenir reconnaissant va aussi à tous nos Professeurs et à tous nos chefs de l'Ecole, qui furent pour nous des conseillers écoutés et des maîtres respectés : Monsieur le médecin major de 1^{re} classe Boisson qui nous a prodigué ses soins éclairés ; Messieurs les médecins majors Ruotte, Niclot, Bernard, Ecot, Vialle, Georges qui se sont toujours intéressés à notre instruction. Merci aussi à Messieurs les médecins majors Pecheux, Roussel, Lannes, Vaudenbossche Massoulard dont l'amabilité coutumière facilita bien des fois notre tâche. Nous donnons aussi une pensée bien amicale à nos adjudants de l'Ecole : Messieurs Demurger, Lagier, Ravineau, Mouchard, Robert et Delhomme et à Messieurs Giraudeau, Phillipault et Nardin.

Il nous reste à remplir enfin un devoir infiniment doux. Notre amitié plus qu'une banale tradition, veut se souvenir ici des sympathies affectueuses ou amicales qui nous ont entouré ici où là, nous faisant la vie plus douce, plus aimable, plus légère à porter.

Le Docteur Hurduciano et sa famille pendant notre séjour à Damas, nous ont toujours très aimablement accueilli et nous n'oublierons pas les heures charmantes passées auprès de lui.

Nous nous souviendrons toujours des bonnes amitiés scellées sur les bancs de l'Ecole de santé militaire.

Contentons-nous à cette heure de dire notre adieu sympathique, notre meilleur souvenir et nos vœux sincères à tous nos camarades de l'Ecole, nos aînés et nos cadets et particulièrement à nos camarades de promotion.

Notre camarade Monsieur le docteur Policard médecin stagiaire au Val-de-Grâce, nous a témoigné le plus aimable intérêt, nous l'en remercions en mêlant à nos remerciements le regret de ne l'avoir pas plutôt connu ; que nos compatriotes Moussa et Kérim Khan, élèves de l'Ecole de Santé acceptent tous nos vœux pour le succès légitime de leur carrière.

Nous assurons aussi de notre sincère amitié, Monsieur Manoutchehr Khan avec lequel nous avons vécu pendant deux ans à Lyon.

Que notre ami et compatriote Sâdi Khan soit assuré de notre inaltérable et sincère amitié. Puisse le Ciel nous accorder un jour, le bonheur de le revoir et de lui exprimer encore, de vive voix, tous nos sincères sentiments.

Notre ami le docteur André Challaye, et sa famille nous ont toujours réservé l'accueil le plus souriant et le plus aimable. Le souvenir de son amitié que la distance pourrait seulement grandir, nous restera fidèle, fortifiée de communs souvenirs sévères ou aimables, hospitaliers ou mondains. Nous le remercions du plus profond du cœur.

Nous avons trouvé le plus aimable accueil auprès de

Monsieur Marendaz et sa famille. Nous n'oublierons jamais les heures aimables vécues auprès de lui. Nous le prions d'agréer notre reconnaissance la plus sincère.

Nous avons souvent passé d'agréables soirées auprès de la famille Durieux; qu'elle veuille en ce moment agréer nos meilleurs remerciements.

Merci aussi à Monsieur et Madame Wolfin qui nous ont toujours fait le plus cordial accueil.

Madame et Monsieur Comsaracam, consul de Russie à Beyrouth, Madame et Monsieur Guillois, ex-consul de France à Damas chez lesquels nous avons passé de si agréables soirées veuillent bien croire que nous ne les oublierons jamais.

Monsieur le docteur Ardachir Khan, premier secrétaire à la légation de Perse à Paris, nous a témoigné le plus grand intérêt, à lui encore merci.

Pendant notre séjour à Paris, Monsieur et Madame Delaplace nous ont toujours reçu avec une grande amabilité, nous les prions d'accepter nos sincères remerciements.

Monsieur et Madame Crozet, nous ont fait un accueil très cordial, ils ont droit à notre reconnaissance.

Merci aussi à Monsieur le docteur Lucas qui a gra-

cieusement mis à notre disposition les clichés que nous reproduisons ici.

En terminant nous adressons nos souhaits à tous nos frères et en particulier à Hussein Khan et à Mouzaffar Khan qui, tous deux, comme nous, ont embrassé la noble carrière médicale riche et de satisfactions et de déboires, mais dans laquelle, en tout cas, les accompagneront nos vœux les plus fraternels.

INTRODUCTION

أَطْلُبُ الْعِلْمَ مِنَ الْمَهْدِ إِلَى الْهَدِّ

Otlob-El-Ilma, min-El-mahd Il-Ellahd

(Cherche la science depuis ton berceau
jusqu'à ton tombeau.)

L'idée que l'on se fait, en général, de l'Islamisme en Europe nous a paru si contraire à la réalité, que nous avons voulu, avant d'exposer le plan de notre travail, faire quelques réflexions à ce sujet.

Nous avons souvent entendu dire que l'Islamisme est la cause principale du faible degré de la civilisation en Orient, surtout par son manque de lois et de règles précises et bien déterminées.

C'est là une erreur : nous voulons la dissiper. Elle est due à l'ignorance qu'on a, en Europe, des lois musulmanes.

« A l'exception des personnes qui se livrent à l'étude
« des langues et de la civilisation musulmanes, dit
« M. A. Querry, on ignore, généralement, que les
« musulmans possèdent des recueils de lois très com-
« plets et très étendus et que les traités de jurispru-
« dence composent une des branches les plus impor-
« tantes de leur littérature. »

L'Islamisme n'est point réfractaire à la civilisation, et si les musulmans sont en retard, ce n'est certainement pas les principes de l'Islamisme qui en sont la raison. L'Islamisme n'a pas, comme d'autres religions, « détaché l'homme de la terre » (Renan).

La religion de l'Islam glorifie la vie féconde : « Ne perdez pas le ciel pour les vanités de la terre, mais apprenez aussi que celui qui se désintéresse de la terre pour le ciel n'est pas dans la vraie voie. Il faut penser à l'un et à l'autre. Pensez à la terre comme si vous étiez immortels et pensez au ciel, en même temps, comme si demain était votre dernier jour.

« Dieu aime le travail; le travailleur est l'ami de Dieu. »

Voilà les paroles du Grand Prophète (que la paix et le salut de Dieu soient avec lui) (1). Nous citons ci-dessous, la traduction d'un de ses discours sur la science et le progrès :

« L'homme doit chercher à s'instruire depuis son berceau jusqu'à son tombeau. Cherchez la science, car sa recherche est une vertu, son étude un culte de

(1) Formule obligatoire.

la divinité, sa discussion est aussi méritoire qu'une guerre sainte ou de ferventes prières ; car c'est par la science que vous pourrez distinguer le mal du bien, c'est elle qui éclairera le sentier de gloire pour les fidèles.

« La science est la consolation de l'homme dans la tristesse et sa compagne dans la solitude. Elle sera pour vous une arme puissante contre vos ennemis et le meilleur moyen d'estime au milieu de vos amis. Dieu élèvera les peuples qui cherchent la science au-dessus de ceux qui la négligent
.

« C'est grâce à la science que l'homme peut arriver au plus haut grade soit dans ce monde, soit dans l'autre. La science est le guide de l'esprit et de la sagesse. C'est elle qui vous indiquera ceux que vous pourrez suivre et ceux que vous devrez éviter. La science, enfin, est immortelle et rendra tels, ceux qui la chercheront. »

Quel langage plus énergique et plus divin pouvait-on employer pour exhorter un peuple à s'instruire ? On voit par là, combien il est injuste de dire que l'Islamisme empêche le progrès.

Pourquoi, alors, n'avons-nous pas en Orient ce que possède l'Occident ? Pourquoi, nous autres, Orientaux, tout d'abord promoteurs de la civilisation moderne, sommes-nous restés en arrière ?

Il ne nous convient pas de discuter ici les raisons de cet état de choses, raisons qui n'ont rien de commun avec la foi musulmane. Nous dirons seulement que, si

les musulmans suivaient, pas à pas, ces règles si admirablement tracées, nous n'aurions peut-être pas à déplorer notre situation actuelle.

En ce qui concerne le sujet qui nous occupe, c'est-à-dire au point de vue de l'hygiène privée ou publique, l'Islamisme contient beaucoup de préceptes, très utiles, entièrement conformes aux connaissances scientifiques actuelles, et qui sont, d'une manière générale, inconnus ou mal suivis par les Européens.

Toutes les religions se sont plus ou moins occupées de l'hygiène, mais, aucune d'elles n'y a attaché autant d'importance, aucune d'elles ne l'a envisagée à un point de vue si général et avec autant de prévoyance et de génie, aucune d'elles, enfin, n'a pensé à la soumettre à des règles aussi pratiques et aussi rationnelles que l'Islamisme, à une époque où les sciences étaient à un stade si embryonnaire.

En lisant les recueils des lois musulmanes, un esprit attentif s'étonne de voir avec quelle sagesse et quelle minutie l'Islamisme éclaire ses adeptes sur tous les détails, même les plus petits, de la vie humaine.

On reste frappé d'admiration devant la prévoyance géniale de Mahomet (que la paix et le salut de Dieu soient avec lui) qui, il y a de longs siècles, avait déjà pressenti l'hygiène moderne.

En faisant des principes de l'hygiène une des bases de sa morale, l'Islamisme a fait faire à cette branche de la Médecine un progrès immense, progrès qui, en Europe, nécessite les efforts et le travail de tant de savants.

Si l'on considère qu'à l'état actuel en Europe même, où la civilisation est, pour ainsi dire, à son apogée, malgré les efforts des savants secondés par ceux des autorités, malgré les congrès et les conférences qui se succèdent d'année en année, l'hygiène individuelle ou sociale laisse, d'une manière générale, beaucoup à désirer, on concevra facilement, quels services l'Islamisme a rendus à l'humanité en divulguant ses prescriptions hygiéniques à une époque où la civilisation et les sciences étaient encore dans leur enfance.

La science est double, a dit le Prophète (que la paix et le salut de Dieu soient avec lui) : la science des corps et la science des âmes :

الْعِلْمُ عِلْمَانِ : عِلْمُ الْاَبْدَانِ وَعِلْمُ الْاَدْيَانِ

Al-Ilmou, ilmane : ilmou-abdan vé ilmou-adyan

et son génie surhumain a su, admirablement, combiner ces deux principes.

Les préceptes de l'Islam ont tous, en effet, une visée hygiénique au point de vue individuel ou social. Dans la façon même de faire sa prière le musulman est soumis à l'hygiène. Les mouvements que l'on doit faire en priant, ne constituent-ils pas une vraie gymnastique qui comprend presque tous les mouvements commandés aux soldats dans les exercices d'assouplissement?

Les pratiques balnéaires, les ablutions et, surtout

la prohibition des boissons fermentées, la recherche de la paternité, l'obligation du mariage en cas de séduction et, par suite, la protection de la femme contre le caprice de l'homme, toutes ces prescriptions imposées par l'Islamisme sont pour l'hygiène sociale des bienfaits dont nul ne peut contester l'inappréciable mérite. Tous les savants du monde seront unanimes, à notre avis, à rendre hommage à ces sages prescriptions.

Pour les bains, l'usage en était très répandu dans l'antiquité, et les ablutions étaient, déjà, religieusement rendues obligatoires par Moïse (que la paix soit avec lui). Mais l'Islamisme a eu le grand mérite de pouvoir apprécier ces mesures hygiéniques, de les relever de l'oubli où le Christianisme les avait jetées, de les compléter par des prescriptions ignorées avant lui. Il en est de même pour toutes les autres prescriptions hygiéniques qui existaient avant l'Islamisme.

Dans ces temps reculés où régnaient, partout, les croyances religieuses et où, presque tous les peuples, obéissaient, avec tant de respect et d'aveuglement, même au prix de leur vie, à la voix de leurs Apôtres ou Prophètes, c'était à ceux-ci à chercher à éclairer les nations, en introduisant dans leurs dogmes les lois de l'hygiène.

Imposer ces lois sous une forme religieuse était le meilleur moyen d'obtenir un résultat satisfaisant. Sinon, par quels discours, quels raisonnements scientifiques aurait-on pu faire comprendre à un Arabe de désert, par exemple, que le premier devoir de l'homme, c'est de veiller à la propreté de sa personne.

De plus, lors même que le Bédouin du vi^e siècle eût compris la vérité, l'utilité de ces principes, les eût-il mis en pratique? Est-ce qu'un ouvrier parisien, londonnien, berlinois, viennois, etc., du xx^e siècle, qui comprend l'utilité des soins hygiéniques, observe bien ces principes d'hygiène? La réponse est trop souvent négative, hélas! La négligence et l'insouciance sont de tous les temps. Aussi, en faisant de l'application de ces règles d'hygiène une affaire religieuse, obligatoire, sous peine de châtiments posthumes, la religion de l'Islam a joué un grand rôle dans la vie des peuples de l'Orient.

Les religions ont considérablement changé les mœurs des nations qui les ont adoptées, et ce changement a eu pour la société, au point de vue qui nous occupe, un effet salulaire ou néfaste selon que les bases sur lesquelles se fondait la religion elle-même, étaient pratiques, salutaires ou non.

Notre modeste travail aurait quelque intérêt si nous avions pu passer en revue, en les examinant de près, toutes les prescriptions de l'Islam ayant rapport à l'hygiène personnelle ou sociale. Mais l'étendue de ce plan, si vaste, nous a effrayé. Le manque de temps, du reste, ne nous a pas permis d'aborder le sujet dans son ensemble. Aussi, avons-nous été obligé de nous contenter d'en traiter quelques points seulement, et cela même d'une manière très succincte.

Nous tenons à faire remarquer, dès le début, qu'aucun esprit de fanatisme ne nous a guidé dans ce travail. Un tel esprit n'a jamais été nôtre. Ceux qui

nous ont connu, pendant les quelques années que nous avons passées en France, peuvent témoigner de notre impartialité.

Nous nous tiendrons toujours en dehors du côté religieux, dogmatique de la question. A propos de chaque point, nous dirons ce que la religion prescrit et ce qui, en fait, est pratiqué aujourd'hui. Bien souvent, on verra qu'il y aurait avantage pour la santé publique ou individuelle, à ce que les principes du Korân soient strictement appliqués.

Nous essayerons de démontrer que la religion de l'Islam, loin d'être, comme certaines autres religions, anti-scientifique, est, au contraire, en presque parfaite conformité avec les données hygiéniques modernes. Nous essayerons ainsi de montrer à nos compatriotes, l'avantage immense qu'ils retireraient d'une application plus stricte, plus logique aussi, des lois de l'Islam.

Les quelques prescriptions de l'Islamisme dont nous allons nous occuper, sont celles qui ont trait à la prohibition des boissons fermentées, à l'usage des bains, aux différents soins de propreté et à la circoncision.

Voici les différents chapitres que comprendra ce travail :

CHAPITRE I. — Défense de l'usage des boissons fermentées. — Résultat de cette mesure. — Etat actuel de la consommation de l'alcool en Orient, en général, et en Perse, en particulier.

CHAPITRE II. — Prescriptions concernant les ablutions
— Ablutions partielles ou complètes. — Les établis-
sements de bains en Orient. — Leur défectuosité
fréquente. — La question de l'eau en Orient.

CHAPITRE III. — L'épilation. — L'hygiène de la repro-
duction.

CHAPITRE IV. — La circoncision. — Son rôle hygié-
nique. — Mode opératoire.

CHAPITRE PREMIER.

BOISSONS FERMENTEES. — ALCOOL.

كُلُّ مُسْكِرٍ حَرَامٌ

Kollé moskiron haram.

(Toute liqueur enivrante est prohibée.)

HISTORIQUE. — Les boissons fermentées connues de la plus haute antiquité jouissaient d'une grande faveur auprès des anciens. En lisant Ferdôusi (1) nous rencontrons souvent des descriptions de ces fameux festins que Cyrus et Cambyse donnaient aux peuples,

(1) FERDÔUSI (Aboul-Cassème-Mausôur), — Chah-Namé (Le livre des rois. — Histoire de Perse).

pour célébrer leurs victoires, et où le vin (*le mey*) ruisselait à grands flots.

Les Romains et les Grecs n'étaient pas moins fervents de ces excès bachiques. « Les poètes chantaient volontiers les charmes du vin et de l'ivresse et les philosophes souriaient avec indulgence à ce qu'ils considéraient comme une manifestation presque inoffensive de la faiblesse humaine. »

Mais, au lieu de se contenter de purs produits que la nature mettait à sa disposition, l'esprit inventif de l'homme ne tarda pas à trouver le moyen de relever le goût de sa liqueur favorite. Le vin naturel fut, bientôt, additionné de substances plus ou moins toxiques qui prennent une si grande part à l'empoisonnement alcoolique d'aujourd'hui.

Cependant entre les différentes liqueurs les anciens ne connaissaient de commun que l'action physiologique.

La quintessence, dont Armand de Villeneuve faisait une si flatteuse description, ne fut connue qu'au *xi^e* siècle (1). Ce furent les Arabes qui découvrirent le moyen de l'obtenir et le nouveau liquide baptisé alcool, à cause de sa légèreté (*Alkohol*-chose subtile, poudre impalpable employée par les Arabes pour noircir leurs cils et sourcils), prit dans la suite le titre pompeux de *Mâ-Elhayate* (eau-de-vie), à cause de son action excitante sur l'organisme. Pendant à peu près deux siècles l'alcool resta confiné au pays de sa découverte

(1) DEBOVE. — Leçon d'ouverture. — Cours de pathologie interne, 3 novembre 1898.

sans pouvoir franchir librement le seuil du laboratoire du chimiste.

La rigueur des lois musulmanes ne permettait pas au nouveau poison de jouer en Orient le rôle dévastateur qui lui était réservé en Occident. L'ordre de : « toute liqueur enivrante vous est interdite », s'était opposé au triomphe de l'alcool. En l'an 1300, Armand de Villeneuve fit connaître à l'Europe la distillation et son enchanteur produit. Là, l'alcool ne rencontra plus les remparts infranchissables dans lesquels l'Islamisme l'avait cerné. L'accueil qu'il y a trouvé a été enthousiaste.

En effet, l'idole de Bacchus n'a eu qu'à se présenter pour voir les peuples à genoux aux pieds de son autel. Ce furent les rois et les princes qui se soumirent tout d'abord au joug du conquérant, et, l'exemple donné par les chefs devait, nécessairement, être suivi par les subordonnés. Le culte du nouveau dieu ne put cependant pas entrer immédiatement dans le domaine populaire et la classe aisée a eu pendant longtemps, presque seule, le privilège de son usage. Mais, lorsque vers la fin du xvi^e siècle, Libavius et Hallé découvrirent les propriétés fermentatives des graines, l'alcool, devenu dès lors abordable par les bourses les plus modestes, se vit livrer petit à petit à la consommation générale (1).

En France, un édit de Louis XIV, en l'an 1678, permit « la fabrication et la vente libres des alcools, autorisant ainsi et la duperie des fabricants au point

(1) CHAMPEAUX. — Essai sur l'alcoolisme. Thèse de Lyon, 1900,

de vue de la qualité et l'inextinguible assoiffement des consommateurs ». Depuis lors, l'alcoolisme prit une expansion de plus en plus désastreuse dans tous les pays chrétiens.

Mais ce fléau, qui désole aujourd'hui l'Europe et l'Amérique, qui a suscité en partie la question sociale, resta et reste encore presque inconnu des nations mahométanes, grâce à la défense des boissons fermentées que le Korân avait imposée.

L'Alcool et l'Islamisme. — Les méfaits des boissons fermentées n'étaient pas un mystère pour les anciens. Noé, qui, d'après la Bible, planta le premier la vigne et découvrit la façon de faire le vin, en fut aussi, le premier, victime (1).

C'est encore le vin qui a valu à Cham la malédiction paternelle....

Les observations d'Hippocrate (2), qui datent de plus de cinq siècles avant Jésus-Christ (que la paix soit avec lui) (3), nous indiquent bien que l'action nocive de l'excès des boissons fermentées n'était pas ignorée de nos ancêtres.

Mais, jusqu'à l'Islamisme, personne n'avait prévu, dans toute leur gravité, les dangers individuels et sociaux de l'alcool, de cette « mère des péchés » (*oum-elkhabaès*) comme l'appellent les musulmans, et on

(1) La Bible, chap. ix, verset 20.

(2) Armand DELPEUCH. — L'alcoolisme avant l'acool. (*Presse médicale*, 3 décembre 1898.)

(3) Formule obligatoire.

avait laissé couvrir sous la cendre de ses séduisantes propriétés, ce feu qui devait un jour allumer l'incendie au sein de l'humanité.

Un premier ordre du Korân défendit la prière pendant l'ivresse :

O croyants ! ne priez point lorsque vous êtes dans l'ivresse, attendez jusqu'à ce que vous puissiez comprendre ce que vous proférez (1) ».

L'ordre Céleste a eu pour effet de restreindre l'usage des spiritueux puisqu'il en défendait l'excès. Mais si, l'Islamisme s'était contenté de ce verset, le résultat en serait nul. Les fervents de Bacchus pratiquent leur culte avec trop de zèle pour se laisser impressionner par de purs conseils.

Ceux qui ont pris goût aux sensations que procure l'alcool, en conçoivent une soif insatiable. Il faut de l'alcool à l'alcoolique. La clinique même s'incline devant cette nécessité, quand elle donne de l'alcool à un individu atteint de delirium tremens. Il fallait donc prendre une mesure efficace pour enrayer le mal et sauver la société. C'est ce que fit l'Islamisme en ordonnant la prohibition absolue du vin et de toutes les liqueurs spiritueuses conformément aux versets suivants révélés au Prophète en l'an 634 de Jésus et 4 de l'Hégire :

O croyants ! le vin, les jeux de hasard, les statues et le sort des flèches sont une abomination inventée par

(1) Korân. Chapitre iv, verset 46.

Satan. Abstenez vous-en de peur que vous deveniez pervers (1). Le démon se servirait du vin et du jeu pour allumer parmi vous le feu des dissensions et vous détourner du souvenir de Dieu et de la prière. Voudriez-vous devenir prévaricateurs ? Obéissez à Dieu et à son apôtre. Craignez ! (2)

Gelaleddine, un des commentateurs du Korân, prétendait que l'excès du vin seulement était défendu et non l'usage modéré. Cette manière de voir pourrait être soutenue si le Korân, comme nous l'avons fait remarquer, n'avait opposé à l'alcoolisme que le verset où il défend de prier en état d'ivresse. Mais les ordres qui suivirent cette première mesure ont prohibé le vin d'une manière absolue.

Certains Arabes contemporains du Prophète essayèrent de continuer l'usage des boissons fermentées en les prenant sous le nom de médicaments stimulants. L'Islamisme mettant la préservation de la santé en première ligne de ses prescriptions, le prétexte paraissait bon et ils croyaient pouvoir obtenir l'autorisation de boire leur vin. Mais le génie de l'Islam dissipa leur erreur, en prêchant que l'utilité des boissons spiritueuses n'était qu'apparente et que la préservation de la santé dépendait plutôt de leur prohibition que de leur usage.

Cette vérité, aujourd'hui scientifiquement acquise fut révélée alors par le verset suivant :

(1) Korân. Chapitre v, verset 92.

(2) Korân. Chapitre v, verset 93.

« Ils t'interrogeront sur le vin et les jeux du hasard, dis-leur : qu'ils sont criminels et plus funestes qu'utilés (1) ».

Si les religions qui précédèrent l'Islam avaient prohibé les boissons fermentées, l'alcoolisme, cette plaie rongeante de la société qui s'étend peu à peu partout et qui résiste aux efforts des hygiénistes et des juristes, ce fléau, dis-je, serait resté inconnu ou presque tel, comme il l'est actuellement dans les pays mahométans.

Les croyances religieuses n'étaient pas plus privilégiées en Orient qu'en Occident, et de nos jours, quoi qu'on dise et quelque amoindrie que soit l'influence religieuse parmi les Occidentaux, elle n'en reste pas moins un facteur très important et d'une grande autorité. Or, les nations chrétiennes n'auraient pas à s'alarmer du mal qu'elles ne peuvent combattre efficacement aujourd'hui, et elles ne se verraient pas dans le besoin d'entreprendre une campagne immensément coûteuse, malheureusement, sans grand succès, si le Christianisme avait prévu et prévenu les dangers de l'alcool où s'il s'était fait, plus tard, un devoir de le combattre (2).

(1) Korân. Chapitre II, verset 216.

(2) Il semblerait qu'à l'heure actuelle le protestantisme ait adopté cette manière de voir. Car, les sociétés de tempérance qui dirigent la lutte antialcoolique actuellement, et non sans certain succès, en Allemagne, en Suisse, en Autriche, en Suède, en Danemark, en Angleterre, aux États-Unis, ont très souvent un caractère confessionnel nettement marqué (Croix-Bleue, Bons-Templiers, etc.).

Au contraire, le prêtre chrétien prêche que le vin symbolise le sang de Jésus et il donne l'exemple en vidant le calice devant l'autel.

Une liqueur aussi sacrée ne peut certainement pas être considérée comme méchante et pernicieuse par les enfants de l'Église.

Nous ne croyons pas que Jésus (que la paix soit avec lui) ait donné un pareil exemple. On ne peut certes admettre que Jésus ait ignoré les méfaits du vin. Les Arabes nomades de Hedjaz et des villes saintes n'avaient pas le monopole de l'abus des boissons fermentées ; dans les villes de Palestine, Jésus eut souvent sous les yeux le spectacle de l'ivresse.

Quand il a prononcé sa fameuse phrase sur laquelle repose le mystère eucharistique de la religion chrétienne, il n'a donc pas eu comme le Législateur de l'Islam, la même préoccupation hygiénique et pratique si nécessaire à l'humanité soit au point de vue physique soit au point de vue moral.

Le souci de la prohibition des boissons fermentées était tel aux yeux du Législateur de l'Islam qu'il affirme qu'aucun Apôtre n'avait touché à la liqueur enivrante et que le mystère eucharistique serait une attribution arbitraire à « l'Esprit de Dieu. » (1) (*Rouhol-Lah*).

Ce n'est certes pas là, la seule raison du progrès de l'alcoolisme en Europe et nous n'avons pas l'intention de soutenir une pareille opinion, mais nous croyons que si le Christianisme avait opposé aux boissons fermentées et, par suite, au poison qu'elles ont

(1) C'est ainsi que les musulmans appellent Jésus-Christ.

engendré, la même rigueur que l'Islamisme, la tâche des hygiénistes européens aurait été beaucoup moins lourde et l'alcoolisme n'aurait pas trouvé le terrain favorable à son développement.

Coïncidence curieuse : les Bretons, qui passent pour les meilleurs catholiques de la France, sont ceux qui s'alcoolisent le plus.

Avec la prohibition religieuse des boissons alcooliques, l'ouvrier chrétien n'aurait pas entendu dire dès sa plus tendre jeunesse que sans « la bouteille » on ne peut pas fournir le travail nécessaire ; il ne se serait pas persuadé de cette erreur et la pernicieuse absinthe n'aurait pas eu l'honneur de prendre le titre d'apéritif national dans un pays comme la France ! L'usage du vin et des liqueurs spiritueuses n'aurait pas disparu, il est vrai, car il existe, d'ailleurs en Orient, mais l'alcoolisme n'aurait, certainement, pu prendre une extension aussi générale.

C'est le genre de vie européen, dit-on, qui oblige à boire ; on ne peut s'en passer quand on vit en Europe.

C'est là une raison que nous ne saurions considérer comme excuse. Nous connaissons plusieurs de nos compatriotes qui ont longtemps vécu de la vie parisienne sans cependant sentir la nécessité de prendre de l'alcool. Parmi les Européens même, on rencontre beaucoup de personnes faisant partie des sociétés anti-alcooliques, qui ne sont nullement incommodées par leur abstinence.

En Amérique, la vie ne doit guère différer, ce nous semble, de la vie européenne ; or, on sait que dans plusieurs Etats d'Amérique l'abstinence est beau-

coup plus rigoureusement observée qu'en Orient, puisque dans ces Etats la vente des alcools est interdite à qui que ce soit, tandis qu'en Orient, elle est tolérée pour ceux qui ne sont pas musulmans. Il n'est donc pas très juste, à notre avis, de dire que si l'Européen boit de l'alcool c'est parce que sa manière de vivre l'y oblige, et l'état social précaire de l'ouvrier européen si souvent incriminé comme la seule cause des ravages de l'alcoolisme dans la masse populaire, ne paraît pas avoir toute la valeur qu'on lui attribue. M. de Brunon nous en donne la preuve dans son étude sur l'alcoolisme en Normandie (1), où, d'après l'auteur, les ouvriers qui s'alcoolisent sont loin d'être dans la misère.

Croit-on que l'ouvrier oriental est plus heureux que l'ouvrier européen ? Les conditions de l'existence sont pour lui plus dures et s'il a quelque avantage sur l'ouvrier européen il consiste en la suppression de ce fléau : l'alcoolisme.

(1) Raoul BRUNON. — L'alcoolisme en Normandie (*Revue d'hygiène et de police sanitaire*, mai 1899.)

Alcoolisme en Orient Mahométan.

Dans certaines parties de l'Empire Ottoman l'usage des boissons alcooliques devient de plus en plus prépondérant. La liberté de vente des spiritueux dans « les cafés chantants », les brasseries et les casinos turcs est la cause essentielle de l'extension de l'alcoolisme en Turquie. Le nombre des musulmans qui fréquentent ces établissements tend à égaler celui des chrétiens et des israélites.

A Constantinople on peut compter un grand nombre de mahométans victimes de leur désobéissance aux ordres du Korân.

Dans les autres villes principales telles que : Erzeroum, Trébizonde, Smyrne, Beyrouth et Damas que nous avons pu visiter, l'usage des boissons alcooliques est relativement répandu. C'est surtout dans la classe aisée que nous avons constaté ce penchant néfaste pour l'alcool. En tout cas, la masse populaire garde encore une abstinence complète contrairement à ce qui se passe en Europe.

En Egypte, la défense de l'alcool serait mieux observée qu'en Turquie. Mais n'ayant pas eu l'occasion de visiter ce pays nous n'aurons donc pas à apporter des constatations personnelles. Nous espérons néanmoins que le renseignement qui nous a été fourni est exact.

M. le docteur Ruotte, médecin-major de 1^{re} classe, a bien voulu nous donner les intéressants détails suivants en ce qui concerne l'alcoolisme en Algérie.

La population musulmane d'Algérie se classe en trois catégories : les tribus nomades, les sédentaires des oasis et ceux des hauts plateaux et du littoral.

Chez le premier, l'alcoolisme est absolument inconnu et pour de bonnes raisons, c'est que le nomade, isolé dans son campement, n'a aucune occasion de se procurer de l'alcool ; de même pour le sédentaire des oasis qui n'a aucun rapport avec l'Européen.

Il n'en est pas de même des musulmans des villes, des villages, bref, de ceux qui vivent côte à côte avec les chrétiens ; chez ceux-là, on trouve d'assez nombreux consommateurs d'alcool, mais chose curieuse très peu de consommateurs de vin ; c'est l'eau-de-vie et par-dessus tout, l'absinthe, ou plutôt un breuvage affreux qui porte ce nom, et qui est débité par grands verres, à 10 centimes le verre, que le musulman peu scrupuleux en matière de religion consomme avec un certain plaisir. Et, contrairement à ce qu'on observe en Perse, c'est surtout l'indigène des classes inférieures l'ouvrier, le portefaix qui s'alcoolise avec les liqueurs ; l'homme de la classe élevée prend assez volontiers, à l'occasion, une coupe de champagne, que parfois il baptise limonade, mais lorsqu'il se trouve seul avec les Européens.

Dans les régiments indigènes, les spahis (1), recrutés en grande majorité parmi les Arabes, boivent peu

(1) Mot persan, guerrier.

et chez eux un cavalier qui prend l'absinthe est assez mal vu. Les régiments de tirailleurs au contraire recrutés en grande majorité parmi les Kabyles, sont moins religieux, et on trouve chez eux plus de buveurs d'absinthe. Cependant, malgré tout, les cas d'ivresse y sont assez rares, sauf chez quelques vieux soldats qui finalement ont à peu près oublié les principes du Korân.

Une particularité absolument digne de remarque et qui a été notée par tous ceux qui ont eu certain contact avec les indigènes de l'Algérie, c'est la facilité avec laquelle ils perdent leurs habitudes lorsqu'ils retournent au milieu de leurs coréligionnaires, ou lorsque avec l'âge, ils songent à devenir *marabouts* (1).

Il arrive parfois, qu'en voyant un vieux tirailleur boire un verre de limonade, on lui demande en riant, s'il n'a jamais bu que cette eau gazeuse ; il vous répond qu'autrefois il buvait *tout comme l'Européen*, mais qu'il a renoncé d'une façon obsolue à l'absinthe, au rhum etc..., et c'est presque toujours complètement vrai.

Même les indigènes des classes civilisées, qui ont reçu une éducation française, et occupé certains postes très en vue, renoncent à la vie européenne pour se conformer aux lois de leur religion, lorsqu'ils quittent leur charge ou leur fonction.

(1) En Algérie, marabout désigne le Prêtre et, par extension, des personnes, des choses même qui semblent avoir quelque caractère sacré.

En somme, on peut dire qu'en Algérie l'alcoolisme n'a pas fait de très grands progrès parmi les indigènes et qu'il faudrait peu de chose pour l'empêcher de se développer.

En Perse, l'abstinence est incontestablement plus grande que dans tous les autres pays musulmans que nous avons parcourus. La vente de l'alcool n'y jouit pas de cette liberté qui lui est si largement accordée partout ailleurs. Dans tout l'Empire il n'y a pas un seul débit de boissons alcooliques où les consommateurs puissent s'intoxiquer à leur aise.

Nous avons des cafés, et en grand nombre, mais on ne peut s'y faire servir que du thé, du café, des limonades gazeuses et d'autres boissons inoffensives. Jamais d'alcool. La vente du vin, de la bière et de toutes les liqueurs enivrantes est interdite dans ces cafés.

D'ailleurs, à aucun prix, nul Persan musulman ne voudrait subir « l'affront » de vendre de l'alcool, cette liqueur « inventée par Satan ».

D'autre part, le liquide est considéré comme impur ; un verre qui a contenu de l'alcool doit être purifié par un rinçage très soigné. Vient-on à toucher, volontairement ou accidentellement, du vin, de l'arack ou tout autre liquide contenant de l'alcool, il faut immédiatement se purifier les mains, sans quoi on rendrait impur tout objet touché, on serait ainsi responsable du « péché » que commettrait la personne qui, après vous, toucherait ces objets.

L'esprit du peuple est en Perse tellement pénétré de cette idée, excellente pour la prophylaxie de l'alcoo-

lisme, que, parmi nos compatriotes même les moins scrupuleux au point de vue religieux, il est extrêmement rare de rencontrer quelqu'un qui n'ait pas de mépris pour l'alcool.

Bien plus, ce juste et louable mépris existe même chez ceux qui font usage de boissons alcooliques. Ces mahométans « désobéissants » se considèrent comme impurs après avoir bu ; tout ce qui sera en contact avec leurs lèvres ou leurs mains (pipe, cuiller, assiette, mouchoir, serviette, etc.) sera souillé et devra subir une purification à grande eau. Pour ne pas souiller l'innocence de leurs enfants ces buveurs ne les embrassent presque jamais sans s'être livrés à de minutieuses ablutions.

L'usage du vin et des liqueurs n'est permis que dans un cas de pressant besoin où l'on ne trouve pas d'autre liquide ou bien, en cas de maladie, sur l'ordre du médecin.

Quiconque, dit la parole divine, se trouve pressé par le besoin, sans esprit de révolte ou de transgression ne pèche pas (1).

En vérité, les choses qui vous sont interdites vous ont été décrites en détail, abstenez vous en donc sauf en cas de nécessité (2).

L'eau pure, l'eau sucrée, les eaux minérales parfois, l'*abdough* (lait caillé étendu d'eau) et le *skandjabine*, (oxymel) très en usage en Perse, sont les seules bois-

(1) Korân. Chapitre II. Verset 168.

(2) Korân. Chapitre VI. Verset 119.

sons qu'on prend à table. Dans les grandes fêtes aussi les liqueurs alcooliques font complètement défaut. Le thé, très apprécié en Perse, remplace bien avantageusement les liqueurs des festins européens. Le Persan ne se permet de présenter du vin ou des liqueurs à sa table que lorsque ses invités sont des Européens. Encore faut-il, que celui qui invite soit un représentant du Gouvernement et que l'invitation ait un caractère officiel.

Dans les restaurants persans, le vin n'existe pas. En Europe, demander de l'eau pure à table fait sourire le garçon d'hôtel ; il en est tout autrement en Perse, où prendre du vin dans un restaurant, c'est vouloir la ruine de l'établissement. Il suffit qu'une personne indiscreète s'aperçoive de la présence du vin pour que tous les clients considèrent la cuisine comme impure et tournent le dos au patron. Personne ne touchera aux plats lors même qu'ils seraient servis gratis. Aussi est-il impossible, pour qui que ce soit, de prendre un repas en ville, dans un *tchilovpazkhané* ou *mihman-khané* (restaurant) indigène et d'avoir du vin à sa table.

Dans les grandes villes de Perse et particulièrement à Téhéran, il y a plusieurs hôtels très confortables et très bien aménagés, et des cafés-restaurants bien servis, tenus par des Européens ou des chrétiens indigènes. Ces établissements où l'on est servi à l'euro-péenne sont presque exclusivement fréquentés par les étrangers. Les très rares clients musulmans n'y vont que pour souper, à la tombée de la nuit, pour ne pas

se faire voir en entrant ou en sortant de ces hôtels où l'on sert du liquide défendu.

Depuis quelque temps, les jeunes gens, surtout ceux de la classe aisée, se plaisent à braver la susceptibilité populaire et vont, de temps en temps, prendre des liqueurs à la terrasse de ces hôtels et cafés dont nous venons de parler. Il y a là de graves inconvénients que nous ferons remarquer plus loin.

C'est l'Europe, la Russie surtout, qui nous fournissent le poison alcoolique sous ses formes les plus diverses et les plus séduisantes. La Perse, également, produit une certaine quantité de vins et de liqueurs fabriqués par les Arméniens, les Parsis (disciples de Zorâstre) ou les Israélites. Les vins de Chiraz, d'Is-pahan, de Hamadan et surtout de Kholiar, de l'avis des connaisseurs, sont d'une saveur et d'un bouquet qui égalent ou même surpassent les vins les plus recherchés de l'Europe. Qui goûte à nos raisins n'est pas étonné de l'éloge que l'on fait à nos vins. Le vin fabriqué en Perse est en partie exporté en Russie et en Europe. Dans les grands hôtels de Londres le vin de Chiraz figure souvent sur la liste des liqueurs.

Il y a quelques années, certaines compagnies européennes sollicitèrent l'autorisation de fabriquer librement en Perse l'alcool meurtrier. Heureusement cette demande fut repoussée.

Accorder une pareille concession eut été pour l'Empire de l'Iran ce que l'édit de Louis XIV fut pour la France et pour toute l'Europe. L'alcoolisme eut sévi impitoyablement dans ce pays encore à peu près vierge des ravages de l'ennemi universel. Les idées de sobriété

auraient fatalement disparu, petit à petit, de l'esprit du peuple. Ce fatal préjugé se serait répandu, qui attribue à l'alcool le rôle du stimulant par excellence, sur la foi de la vieille médecine hippocratique et des affirmations erronées des Armand de Villeneuve.

Avec la liberté de la fabrication de l'alcool nous aurions vu en Perse les brasseries et les débits de boissons se multiplier et les paisibles rues de nos villes où les crimes et les agressions nocturnes sont inconnus présenter, bientôt, les scènes regrettables et malheureusement bien des fois sanglantes, qu'offrent, souvent, les rues des cités les mieux policées de l'Europe. On trouve l'alcoolisme à l'origine de la plupart de ces cas de crimes ou de rixes sanglantes relatés presque quotidiennement, par les journaux européens, et c'est ce fléau qu'on voulait introduire chez nous.

Ces graves conséquences que la concession sollicitée cachait sous le voile doré de bénéfices, n'échappèrent point à la sage prévoyance du Gouvernement de Sa Majesté Impériale le Schah qui n'hésita pas à faire le sacrifice de ses intérêts à la cause sociale. La demande des compagnies fut donc refusée et l'alcoolisme ne put, pour le grand bien du peuple, franchir nos frontières. En cette circonstance le zèle anti-alcoolique de S. E. Nariman Khan Kavam-Essaltanet, alors notre ministre à Vienne, chargé des négociations, a gagné notre admiration et lui donne droit à la reconnaissance de notre pays.

La vente des boissons alcooliques, quoique interdite d'une manière générale, est pourtant tolérée pour les

Chrétiens, les Israélites indigènes ou étrangers, les Parsis ou disciples de Zoroâstre et les Européens. Ce sont eux qui fabriquent l'alcool ou l'importent du dehors. Toutefois, même pour eux, tenir un débit comme en Europe est impossible. En dehors de la défense des autorités la population se montrerait hostile à une pareille violation de ses croyances les plus sacrées.

La consommation sur place ne se fait pas en Perse. Le musulman buveur ne peut satisfaire son fatal penchant que chez lui et, parfois, il lui est bien difficile de se procurer le pernicieux breuvage, car, emporter publiquement une bouteille de vin, d'eau-de-vie ou d'autre liqueur est en Perse, le meilleur moyen de perdre sa réputation, de s'attirer le mépris de ses concitoyens et de tomber entre les mains des policiers. C'est même quelquefois le meilleur moyen de mériter l'application d'une « bastonnade expiatoire ».

Pour ne pas s'exposer à de si fâcheuses rencontres, l'infortuné fervent de Bacchus prend toutes ses précautions. Il se garde d'abord de faire son achat en plein jour, à moins qu'il ne soit assez habile pour ne pas se faire prendre. D'ailleurs, même le buveur le plus acharné de Perse, s'abstient de boire pendant le jour de peur d'être trahi par l'odeur de son haleine s'il venait à sortir en ville. Les Chrétiens, les Israélites indigènes, les Parsis et les Européens même, qui tiennent des magasins en ville ou qui ont des relations amicales avec les musulmans, respectent cette abstinence diurne pour ne pas offusquer leurs clients ou leurs amis.

C'est vers le soir que le Persan va à la recherche du

breuvage défendu (ajoutons que les rues sont peu fréquentées le soir sauf les jours fériés et les nuits de Ramazan « mois de jeûne » ; ordinairement les boutiques sont fermées à partir de 8 heures ou 8 h. 1/2) pour pouvoir l'emporter clandestinement chez lui.

C'est là le système employé par les alcooliques de la classe ouvrière. Quant à ceux de la classe aisée, ils se font fournir les boissons alcooliques par les vendeurs eux-mêmes. Les vendeurs n'étant pas musulmans peuvent, librement, transporter leur produit où ils veulent et de la sorte le consommateur riche se trouve à l'abri des inconvénients précités.

Toutefois les fournisseurs observent la plus grande discrétion au moment du transport et de la livraison du liquide pour ne pas exposer le client aux médisances de ses voisins. Ce sont surtout les Israélites et les Arméniens qui se chargent des commissions de ce genre. On voit souvent, dans les grandes villes de Perse, parcourant les rues en cherchant les portes de leurs clients, des femmes juives qui cachent sous leurs voiles (1) une à deux bouteilles de vin ou d'arack.

Dans les villes frontières le Persan trouve, relativement, plus de liberté pour s'alcooliser ; aussi les buveurs y sont-ils plus nombreux que dans le centre de l'Empire. A Enzéli et Benderdjaz (ports sur la mer Caspienne) nous avons, quelquefois, vu passer dans les rues des indigènes chargés d'une ou de plusieurs

(1) En Orient toutes les femmes portent le voile. Les musulmanes seules se couvrent le visage.

bouteilles de Wotka (eau-de-vie russe) sans trop s'inquiéter de ce que pourraient dire ou penser leurs concitoyens.

Mais en tout cas, il n'y a pas de cabaret et la consommation en public est pour ainsi dire impossible; l'*arack-khor* (buveur d'arack) sachant d'avance qu'il aurait tous les torts lui, lors même qu'il serait l'homme le plus inoffensif de son pays, si quelques abstinents un peu trop susceptibles venaient le provoquer et troubler l'ordre et la sécurité publics.

L'usage de l'alcool n'est pas répandu au même degré dans toutes les classes, nous avons cru utile de noter d'une manière très générale la part qui revient à chacune d'elles.

En Perse, le peuple se divise en six classes : 1° *Raïats* (cultivateurs); 2° *Kassabés* (ouvriers); 3° *Asnafs* (industriels); 4° *Tudjars* (commerçants); 5° *Ouléma* (clergé); 6° *Ayan* (nobles).

Dans les quatre premières classes, l'usage de l'alcool est très rare, surtout parmi les *Raïats* et les *Kassabés*. Sauf dans nos provinces frontières où, par suite de nos relations continuelles avec l'étranger, l'usage de l'alcool paraît prendre une certaine extension, on peut dire que les classes des cultivateurs et des ouvriers ignorent les charmes des boissons alcooliques.

Beaucoup de ces abstinents ne savent même pas reconnaître l'alcool. Entamer une conversation sur les liqueurs alcooliques serait un péché pour eux, et nous avons même rencontré de ces ennemis de l'alcool qui dans leur naïveté refusaient de manger certains ali-

ments réputés comme *mézé* (1) très appréciés par les buveurs d'*arack*.

Nous ne parlerons des Ouléma (clergé) que pour noter leur abstinence absolue de toute liqueur fermentée.

Dans la classe noble, on est plus indulgent pour l'alcool et, si nous avons dit plus haut, que dans les festins persans l'alcool ne figurait pas, cette vérité se trouve en défaut lorsqu'il s'agit d'une réunion de certains de nos jeunes ayans *ferenguimaâbes* (Européanisés) comme on les appelle en Perse.

Les banquets que se donnent ces jeunes soi-disant *ferenguimaâbes* rappellent bien les fameuses fêtes *Djamchidiennes* (2) d'autrefois, souvent citées par nos

(1) *Mézé* — goût — on désigne sous cette appellation tous les aliments que les Orientaux ont l'habitude de manger lorsqu'ils prennent du vin ou des liqueurs.

Ces aliments sont ordinairement : le rôti, le caviar, les grains de courge et de pastèque épicés et grillés, les pistaches, etc. L'apéritif tel qu'on l'entend en Europe n'existe pas en Orient, du moins en Perse, Ceux qui prennent de l'*arack* à jeûn, pour stimuler l'appétit... sont rares. Les buveurs orientaux commencent leur consommation une à deux heures avant le repas, et tout en prenant, à petits coups, leur *arack* ou cognac (ce sont les deux liqueurs les plus employées), ils mangent une assez grande quantité de *mézé*; de sorte que, souvent au moment du repas, ils se trouvent rassasiés. Les Russes ont presque la même manière de prendre leur apéritif, ce qu'ils appellent faire le *zâkouskâ*, et il est probable que c'est là, l'origine de cette singulière façon de boire en Perse.

(2) *Djamchid*. — Empereur des Perses, le quatrième de la dynastie des *Pichdadians*.

Les Persans prétendent que le vin a été découvert du temps de cet Empereur qui en faisait un usage excessif.

poètes ; avec cette différence cependant, qu'ici le vin naturel est remplacé par les alcools les plus toxiques et les plus dangereux. Dans leur intimité, nos imprudents compatriotes se plaisent à appeler fanatiques, ceux de leurs amis qui sont abstinents, comme si le fanatisme consistait dans l'abstinence des boissons alcooliques. De plus, ils cherchent à agrandir le cercle de leurs compagnons d'intempérance, dès que l'occasion s'en présente. S'aperçoivent-ils que leur interlocuteur est d'un caractère un peu faible, c'en est fait de lui.

Pourquoi détester, lui dira-t-on, ce liquide qui nous fait oublier un instant les tristesses de la vie. Il ne faut pas en prendre en excès, mais une dose modérée n'a aucun inconvénient. D'ailleurs, peut-on admettre, que l'alcool soit, vraiment, un poison aussi dangereux ? S'il en était ainsi, tel alcoolique, aurait-il l'âge qu'il a... Les médecins l'ordonneraient-ils comme un aliment, un médicament stimulant?...

Cette plaidoirie en faveur de l'alcool, quelque stupide qu'elle soit, arrive cependant à convaincre les naïfs, d'autant plus que l'homme a un penchant naturel pour le « fruit défendu ».

Un certain nombre de promoteurs de cette triste propagande pro-alcoolique ayant connu l'Europe, il en résulte un double danger pour le Pays. Le premier, c'est l'extension de l'usage des alcools ; le second, la défiance des familles pour la civilisation et les mœurs européennes. C'est là, croyons-nous, une des principales raisons qui font hésiter longtemps les grandes familles persanes à envoyer leurs enfants en Europe.

Il peut être de bon ton de porter des cravates étincelantes, des manchettes impeccables, un habit du bon faiseur, de venir à certaines heures de la journée, s'attabler à la terrasse du café en renom, prendre des apéritifs de bonne marque. Ce ne sont là que des habitudes d'élégants désœuvrés, petit côté de la civilisation réprouvé par tous les esprits sérieux en Europe aussi bien et même plus qu'en Orient.

Nous ne saurions trop regretter que certains de nos jeunes gens n'aient vu que cela dans les grandes capitales, oublieux de ce qu'ils devraient chercher en Occident, des notions scientifiques, artistiques et littéraires, tout ce que l'Europe peut nous enseigner de progrès et de grandes découvertes. Mais, heureusement, la conduite sage et abstinente de nos jeunes compatriotes qui ont reçu en Europe une instruction approfondie peut prouver au peuple persan tout ce qu'il y a de superficiel dans la soi-disant éducation européenne, de ceux qui froissent les plus justes susceptibilités du Pays.

Pour engager leurs amis à boire, avons-nous dit, les habitués de l'alcool mettent en cause les médecins qui ordonnent souvent les boissons alcooliques : vin, cognac, arack les plus connus en Perse. Cette allusion est pleinement justifiée par la manière de voir de certains de nos médecins.

Les boissons alcooliques sont, pour ces disciples d'Esculape, la panacée universelle de toutes les maladies. Lorsqu'un médecin indigène se trouve dans l'embarras en face d'un cas quelconque il ordonne le

vin, le cognac ou autre liqueur spiritueuse ; si, alors la maladie résiste, c'est qu'elle est incurable.

Nous reconnaissons que dans certaines affections, l'alcool peut rendre quelque service, mais nos confrères indigènes exagèrent énormément ces propriétés. Ils prescrivent les boissons alcooliques même dans les maladies nerveuses graves.

Il y a trois ans nous avons assisté à Téhéran à une consultation donnée par quatre médecins indigènes des plus en renom, à un grand personnage atteint, de l'avis de tous les médecins Européens ou indigènes ayant fait leurs études en Europe, de neurasthénie, forme grave. Le médecin particulier du malade, un de nos compatriotes, très instruit, avait prescrit un traitement rationnel comprenant l'hydrothérapie et des fortifiants appropriés.

Quelques amis du malade, voyant que la maladie traînait, exigèrent une consultation. Après une heure de pourparlers, les quatre éminents consultants finirent par préconiser le vin... et un peu d'arack !

En dehors des maladies, bien nombreux sont ceux de nos confrères de Perse, qui préconisent comme fortifiants par excellence, le vin et les liqueurs spiritueuses, purs ou additionnés de substances plus ou moins eupeptiques ou fébrifuges et les prescrivent à leurs clients ou clientes et même à des enfants en bas-âge (1).

(1) Les médecins persans ne sont pas les seuls à montrer dans leur jugement trop d'indulgence pour l'alcool, et trop prompts à lui reconnaître des propriétés qu'il n'a pas et à lui accorder une confiance qu'il ne saurait mériter. En Europe aussi, beaucoup de méde-

Heureusement, beaucoup de consultants, par suite de leur mépris pour l'alcool, refusent cette médication, mais d'autres acceptent et petit à petit, prennent l'habitude de boire.

cins ont la même indulgence pour l'alcool. Le rapport que M. Goriatchkine a fait au sujet de l'alcoolisme chez les enfants, à la Société de pédiatrie de Moscou, démontre bien la réalité de ces faits.

« M. Goriatchkine a observé des cas assez nombreux d'éthylisme chez les enfants et cela non seulement dans la classe pauvre et ouvrière, où malheureusement l'exemple est souvent donné par le père de famille ou par les camarades d'atelier, mais encore dans des familles appartenant aux classes supérieures.

« Pour se rendre compte de la fréquence de l'alcoolisme chez les enfants et des causes qui pourraient l'expliquer, M. Goriatchkine a interrogé les parents de tous les enfants qu'il a eu l'occasion de voir à la consultation de l'hôpital Sainte-Olga. En quatre mois, il a pu recueillir des renseignements sur 1671 enfants (841 garçons et 830 filles), âgés de un à douze ans ; sur ce chiffre, 506 enfants (282 garçons et 224 filles), c'est-à-dire un tiers environ, prenaient de l'alcool, soit à cause de l'entourage, soit (dans la moitié des cas) sur l'initiative du médecin ; cet abus commence souvent dès la première année. L'auteur est convaincu que, s'il y a tant d'alcooliques parmi les enfants, c'est en grande partie la faute des médecins qui ont l'habitude de prescrire trop souvent l'alcool sous différentes formes, soit pour stimuler l'appétit, soit dans d'autres buts ; souvent aussi, on donne aux enfants des préparations diverses (vermifuges, antidiarrhéiques, etc.) en infusion alcoolique.

« Cependant, dans la grande majorité des cas, l'alcool n'est point indispensable et peut être remplacé par d'autres substances. En tout cas, en dehors des pyrexies aiguës, l'utilité de l'alcool est loin d'être démontrée, tandis que, en prescrivant l'alcool, on crée l'habitude, le besoin d'un excitant et chez les enfants prédisposés, issus de parents alcooliques, on éveille souvent la diathèse alcoolique créée par l'alcoolisme des parents et restée jusque-là à l'état latent. »

Gazette des hôpitaux civils et militaires, 11 août 1896.

Nous avons connu plusieurs personnes, victimes de leur obéissance au régime institué par leur médecin.

Pour les enfants, la classe ouvrière a rarement recours aux vins et aux alcools. Mais, dans les riches familles où l'on a tendance à prendre trop de soin des enfants, le fameux fortifiant est souvent favorablement accueilli, ce qui fait que dans la classe aisée, le mépris de l'alcool est moindre que dans les autres classes.

Ce n'est point par esprit de critique que nous signalons ces faits ; nous n'avons aucunement l'idée de mettre en doute la science de ceux de nos confrères et de nos compatriotes qui veulent accorder aux vins et aux alcools les mêmes honneurs qu'Armand de Ville-neuve, nous nous sommes permis de leur faire remarquer seulement que la médecine, tant qu'elle a d'autres ressources à sa disposition, doit éviter de prescrire ce que l'hygiène condamne et combat dans le monde entier.

Jusqu'ici nous n'avons envisagé l'usage des boissons alcooliques que chez les hommes. Voyons maintenant si cet usage existe chez la femme orientale.

D'une manière générale, on peut dire que l'usage des alcools est presque nul dans la société féminine musulmane.

Dans les différentes villes de la Turquie et de la Syrie que nous avons parcourues, nous n'avons pas vu boire une femme, ni entendu dire : « Une telle, prend de l'alcool ». L'abstinence est aussi grande dans les classes élevées que dans les classes pauvres.

Parmi les femmes persanes, l'abstinence est encore plus rigoureuse. La femme persane s'abstient des boissons alcooliques, lors même que son mari est habitué à boire. Souvent les malades supplient le médecin de ne pas leur prescrire de médicaments à base d'alcool. Si dans la société féminine musulmane, il peut se trouver des personnes faisant usage des boissons prohibées, on doit presque toujours être sûr de la complicité du médecin.

En Orient musulman, la société féminine est complètement séparée de celle des hommes. Dans les réunions, les fêtes, les soirées on ne verra jamais les deux sexes à la fois. Si dans certaines réunions d'hommes la présence plus ou moins dissimulée de l'alcool n'est pas rare, dans celles des femmes, l'alcool est inconnu.

La femme musulmane n'est pas exposée aux mêmes entraînements que la femme européenne. L'histoire sainte nous apprend que c'est la femme qui a séduit l'homme; à l'époque actuelle les rôles nous paraissent intervertis. L'homme semble prendre sa revanche : on y remédie en Orient.

C'est là une question sociale très importante qui mérite une étude approfondie et détaillée, mais elle est hors du plan que nous nous sommes tracé et nous n'en parlerons pas davantage.

Nous avons l'intention d'en faire l'objet d'un travail ultérieur.

Quoi qu'il en soit, de tous ces détails, il nous semble que l'usage des alcools a une certaine tendance à se

répandre dans notre pays. Il serait désirable que les autorités s'y prennent à temps et étouffent le mal dans l'œuf avant qu'il soit éclos.

Avec l'esprit éminemment antialcoolique du peuple, la tâche ne sera pas difficile à remplir.

CHAPITRE II.

النَّظَافَةُ فِي الْإِيمَانِ

Al-Nézafet-Fil-Iman.

(La propreté est de la piété) (1).

PRATIQUES BALNÉAIRES. — ABLUTIONS

HISTORIQUE. — L'histoire des bains et des soins de toilette commence avec l'histoire même de l'humanité. Il est d'observation courante que les animaux avec leur seul instinct, pour guide, sont soucieux de leurs toilettes; on ne peut donc refuser à l'homme le plus primitif, d'avoir eu l'instinct de tels soins de propreté.

Les pratiques balnéaires étaient donc connues des temps les plus reculés. Mais à mesure que l'intelligence humaine se développait, que sa connaissance de l'utile et de l'agréable se perfectionnait, les pratiques de propreté allaient grandissant d'importance suivant le degré de civilisation des différentes nations.

Dans l'antiquité, les bains constituaient un des

(1) Le Prophète. (Que la paix et le salut de Dieu soient avec lui).

devoirs de l'hospitalité (1). Cet usage est encore conservé en Orient où la première chose que le maître de la maison croit devoir offrir à son hôte, c'est de le mener au bain.

Pour citer un exemple typique pris sur le vif, nous citerons ce fait que, lorsque les Orientaux veulent se plaindre de l'accueil de quelqu'un, ils disent souvent : *il ne nous a même pas offert un bain.*

En Perse, l'usage des bains date de la plus haute antiquité. Les *Guermaés* (Thermes - Bains chauds) étaient très répandus dans l'Empire. Il paraît que les grands champions du temps de Cambyse, prenaient toujours un bain la veille des grandes luttes.

L'influence romaine a, certes, joué aussi un rôle prépondérant. Elle ne pouvait que favoriser dans ses possessions de Syrie et d'Asie-Mineure, cet usage des bains que Rome avait reçu des Grecs.

« Les Grecs associaient le bain à la gymnastique, pour le développement de la beauté plastique. Les premiers Romains se baignaient dans le Tibre, la République institua des bains publics payants, puis l'Empire dota Rome et ses conquêtes de ces Thermes fameux où le Romain passait la moitié de sa journée. »

Les établissements de bains privés ou publics furent tellement multipliés dans toutes les Provinces de l'Empire romain, qu'on en trouve les traces dans presque toutes les ruines de leurs villes, même les moins importantes.

(1) Langlois. — *Précis d'hygiène publique et privée*, 2^e édition, 1901, Paris.

On en a trouvé, non seulement en Italie, mais encore en Syrie, en Asie-Mineure, en Algérie, en Espagne, en France, en Angleterre, en Allemagne et en Autriche.

Le Christianisme vint ensuite, qui ne fut pas favorable à ces pratiques balnéaires, pourtant mises chez les Hébreux au rang des devoirs religieux.

Sous son influence, les bains tombèrent dans l'oubli, et la négligence des soins corporels fut considérée presque comme une chose sainte et louable, « idées qui sont encore en plein épanouissement dans les couvents de femmes et d'hommes ».

C'est grâce, en partie, à ces idées de mépris des choses corporelles, inspirées aux peuples par les Apôtres chrétiens, que pendant tout le moyen âge la malpropreté la plus répugnante régna en Europe dans toute sa splendeur et que même, jusqu'à notre époque, l'habitude des bains s'est si peu développée, comme le démontre la statistique. (2 ou 3 bains par an et par habitant à Paris !)

Ce fait, pourtant vrai, paraît prodigieux et incroyable pour un Oriental. En effet, en Orient, surtout dans les Pays musulmans, la tradition des bains n'a pas disparu. Au contraire sous l'influence de l'Islamisme les bains jouirent et jouissent toujours d'une grande faveur.

Non seulement dans les maisons luxueuses on trouve des établissements de bains, plus ou moins grands, destinés à la famille, mais encore, dans tous les quartiers, attendant aux écoles, aux Mosquées même, on trouve des établissements de bains publics.

Les Bains et l'Islamisme. — L'Islamisme attache une grande importance à la question des bains. Parmi les devoirs d'un musulman la propreté de sa personne vient en première ligne.

Contrairement au Christianisme qui, méprisant la beauté, comme dit Langlois, fait à ses adeptes presque un devoir de négliger les soins corporels, l'Islamisme prêche que

الله جميل ويحب الجمال

Allah djamilon vé yahoub-eljamal.

(Dieu est beau et aime la beauté.)

que la propreté du corps est une des bases de la religion sans laquelle aucun devoir religieux ne peut être accompli.

Ce serait un péché, l'acte d'Isabelle, archiduchesse d'Autriche qui, pour obtenir du Ciel une faveur, fit vœu de conserver la même chemise sans se laver pendant très longtemps (1).

Chez les Mulsumans, comme chez tous les peuples, lorsque les enfants commencent à pouvoir lire, la première chose qu'on leur enseigne c'est le catéchisme. Or, au premier chapitre, je dirai plus, au premier paragraphe du catéchisme de l'Islam on recommande les

(1) Isabelle archiduchesse d'Autriche, fille de Philippe II, dont le mari assiégeait Ostende et qui fit vœu, dit-on, de ne pas changer de chemise avant la prise de la ville; celle-ci eut lieu après plus de 3 ans. Le nom de la Princesse resta à la couleur qu'avait prise sa chemise.

ablutions, les bains et d'autres principes élémentaires de l'hygiène.

Les bains et les ablutions ne sont pas seulement recommandés, mais encore ils sont obligatoires, dans maintes circonstances. Dès leur jeune âge les enfants s'initient à ces principes qui restent gravés dans leur mémoire, c'est ce qui fait que quelque peu scrupuleux que soit un Mahométan au point de vue religieux, il ne néglige presque jamais ses soins corporels. L'habitude est si bien prise qu'un Musulman pauvre ou riche, se considérerait voué à toutes les malechances s'il venait à négliger son bain.

L'Islamisme distingue la propreté générale du corps et les soins spéciaux que réclament certaines parties du corps, en dehors des lavages. Ces soins spéciaux méritent une mention particulière et nous leur avons consacré un chapitre à part. Nous parlerons ici des ablutions complètes ou partielles destinées à assurer la propreté générale du corps.

Ablutions complètes ou Bains généraux. — Les ablutions complètes se divisent en ablutions obligatoires et en ablutions de simple dévotion ou facultatives. Mais, pour ces derniers l'Islamisme consacre tant de conseils, décrit tant de vertus et promet enfin des récompenses célestes si précieuses que la plupart des Musulmans les prennent presque toujours.

L'Ablution complète est obligatoire :

1° Après le coït, la pollution nocturne ou tout autre excitation pouvant amener l'issue des sécrétions génitales.

2° Pour la femme après la cessation des menstrues et au lever des couches, dès l'arrêt des lochies.

De l'Ablution complète après l'acte sexuel. — Suivant la loi musulmane toute personne, homme ou femme, arrivée à l'âge de puberté doit, après le coït et même toute évacuation séminale involontaire, prendre une ablution complète sans laquelle le corps entier est considéré comme impur et l'on sait que dans ces conditions tout acte religieux (prière, lecture du Korân) est défendu.

L'omission d'une ablution complète obligatoire serait une faute que les Musulmans ne pardonneraient pas à leurs coreligionnaires, à moins que l'abstention ne soit attribuable à une raison de santé.

La sévérité est la même dans tous les cas où le lavage du corps est obligatoire. Entre époux même, on se montrerait malveillant si l'un des deux manquait à son bain.

La Grâce divine, disent les bons Musulmans, ne pénètre pas dans une maison où il y a un “ *Djénoub* ” (celui qui n'a pas pris son bain obligatoire). La rencontre matinale d'une pareille personne serait, pour les superstitieux, de très mauvais augure. Nous avons souvent entendu dire à des commerçants qui avaient eu mauvaise journée : « Il faut que j'aie rencontré un *djénoub* pour que mes affaires marchent si mal ! »

Ces dévots, en ouvrant leurs boutiques, font presque toujours suivre la prière qu'ils ont coutume de réciter, de mille malédictions pour ceux qui, malgré leur croyance, négligent leurs ablutions.

On ne peut se passer d'une ablution obligatoire complète que lorsqu'on est malade, ou dans l'impossibilité de trouver de l'eau. Voici d'ailleurs, ce qu'ordonne le Korân :

« Purifiez-vous après vous être approchés de vos épouses et l'on ne peut transgresser cette loi que lorsqu'on est malade ou en voyage et dans l'impossibilité de prendre un bain » (1).

La malpropreté corporelle n'est pas due seulement aux souillures venant de l'extérieur ; les excréments de l'organisme en constituent la principale cause. Ces excréments forment, à la surface cutanée, une couche de matières organiques qui entrave le bon fonctionnement de la peau et, il est de toute nécessité de s'en débarrasser le plus souvent possible.

Pendant l'acte sexuel, la transpiration est très abondante, les parties génitales et même certaines autres parties du corps sont souillées par du sperme ou des sécrétions vaginales, et un bain général serait des plus utiles.

Une toilette soignée des mains et des parties génitales serait suffisante, nous disaient certains de nos collègues, l'ablution complète paraît une mesure un peu exagérée.

Pour nous, en fait d'hygiène il vaut mieux pécher par excès que par défaut. D'autre part, nous ne

(1) Korân. Chapitre v, verset 9.

croyons pas que, dans toutes les classes du peuple, on soit à même de faire une toilette telle que l'entendaient nos collègues. En parlant des soins de propreté Arnould nous dit : qu'on a prétendu « que toutes ces opérations étaient, volontiers, négligées par les Français même en dehors de la classe ouvrière ; cela est vrai, ajoute l'éminent hygiéniste, mais nous ne croyons pas que beaucoup de peuples nous soient supérieurs à cet égard : ce qui n'est pas, du reste, une excuse ni pour nos concitoyens, ni pour les étrangers. »

On voit donc, que ces prétendues toilettes qu'on veut considérer comme suffisantes laissent beaucoup à désirer. Et quand on songe qu'à Paris, dans cette ville de lumière et d'élégance, chaque habitant prend en moyenne, deux bains par an, on n'osera pas dire que les ablutions imposées par l'Islamisme sont une mesure quelque peu exagérée.

Bain général ou Ablution complète à la fin de l'époque menstruelle. — Les femmes, pendant toute la durée de leurs règles, sont interdites à leurs maris et la vie conjugale ne doit reprendre qu'à la fin de l'époque menstruelle et lorsque la femme a pris son bain. Voici le texte du Korân en ce qui concerne cette question :

Ils t'interrogeront sur les règles des femmes, dis-leur : c'est une tache naturelle. Séparez-vous de vos épouses pendant ce temps et ne vous en approchez que lorsqu'elles seront purifiées. Lorsqu'elles seront lavées de cette tache revenez à elles comme vous l'ordonne Dieu (1).

(1) Korân. Chapitre II, verset 222.

La visée hygiénique de ce verset est double : 1° la propreté pour les deux sexes ; 2° le repos des organes génitaux de la femme pendant toute cette période d'irritation que provoque le flux menstruel.

Pour l'homme, en dehors même des considérations de propreté, il est utile, en ces circonstances, d'éviter les rapports sexuels. Tout le monde sait que même à l'état sain, la cavité vaginale contient un grand nombre de microorganismes saprophytes, plus ou moins pathogènes. Or, il est possible que, par suite de l'excitation de l'appareil génital au moment des règles et la présence de l'excellent bouillon de culture que représente l'écoulement menstruel, ces germes inoffensifs puissent acquérir une certaine virulence et causer chez l'homme à muqueuse uréthrale, un peu susceptible, des irritations aboutissant, parfois, à un écoulement purulent.

Nous ne saurions dire, faute de preuve, que la plupart des uréthrites simulant la gonorrhée, citées par les auteurs et dont l'étiologie reste souvent obscure, doivent être attribuées à un coït au moment des règles. Mais, nous croyons pouvoir penser que cette circonstance est favorable à l'éclosion des uréthrites plus ou moins banales.

En ce qui concerne la femme, il est évident que le rapport sexuel pendant les règles est loin d'être hygiénique. Ce serait là, un excès d'excitation qui pourrait ne pas être sans préjudice à l'organisme si délicat de la femme.

Quant à l'ablution obligatoire à la fin de l'époque

menstruelle, nous croyons que son utilité est si évidente qu'il serait superflu d'y insister.

Dès l'apparition des menstrues, la femme est dispensée des obligations religieuses pouvant troubler le repos qui lui est si nécessaire. Cette sage dispense qui, pendant la période de congestion utérine et de tout le système génital, assure le repos à la femme, est de plus le meilleur moyen d'engager celle-ci à veiller à ses soins corporels. Considérée comme impure tant qu'elle n'a pas pris son bain, pour se tenir propre, la femme musulmane n'a pas besoin de démonstrations lui inculquant dans l'esprit l'utilité et la nécessité des bains.

Nous citons ci-dessous quelques articles du code musulman concernant les dispositions particulières à la femme en état de menstruation :

1° *Il est interdit à toute femme en état menstruel de faire aucun des actes pour lesquels l'état de pureté est obligatoire, tels que la prière, la procession à la Mecque et l'attouchement des caractères du Korân. Elle doit éviter de porter sur elle le livre saint ;*

2° *L'état de souillure ne cesse pas avec la menstruation. Il faut que la femme prenne un bain général pour être purifiée ;*

3° *Le jeûne observé par la femme en état de menstruation est nul et non avenu ;*

4° *Il est interdit à toute femme en cet état de s'asseoir dans une mosquée ; elle doit même éviter de la traverser ;*

5° *Quand le flux menstruel a cessé, la femme est tenue d'obligation de se purifier par l'ablution complète selon le rite (1) déterminé pour la purification de la pollution séminale, avec cette différence que, dans l'espèce, la purification doit, de toute nécessité, être précédée d'une ablution partielle.*

6° *Il est recommandé à toute femme en état menstruel de faire l'ablution partielle à l'heure des prières d'obligation et de se retirer dans son oratoire pendant tout le temps que durerait chacune de ces prières. La femme doit, toujours, faire attention pour remarquer si le coton (2) dont elle se sert est traversé par ses pertes; dans ce cas elle est tenue à le changer immédiatement (3).*

De l'Ablution complète après les couches. — Pendant la grossesse l'Islamisme recommande à la femme de s'abstenir autant que possible des travaux pénibles. Vers les derniers mois de la grossesse les rapports

(1) Le rite de l'ablution complète se compose de cinq formalités obligatoires : l'intention ; la durée de l'intention pendant tout le cours de l'ablution ; la lotion de l'épiderme de telle sorte qu'il soit lavé ; le dépouillement de tout objet qui pourrait mettre obstacle au contact de l'eau avec l'épiderme ; enfin l'observation de l'ordre suivant : on commence par la tête, on continue par le côté droit et l'on termine par le côté gauche. On n'est pas tenu de procéder dans cet ordre si l'on immerge le corps soudainement et tout à la fois ; cette formalité n'est obligatoire que si l'on procède de toute autre manière.

(2) En Orient les femmes en état de menstruation se préservent avec du coton qu'elles disposent entre les petites lèvres.

(3) A. QUERRY. — Droit Musulman. Recueils des lois concernant les Musulmans Schyites. — Tome I, 1870-1871, Paris.

sexuels sont déconseillés et les lavages intravaginaux ainsi que le toucher par les sages-femmes sont absolument interdits. La femme ne doit cependant pas négliger ses ablutions partielles. Les ablutions partielles doivent être souvent répétées afin d'assurer la propreté des organes génitaux externes.

Pendant la période des lochies, la femme devra se soumettre aux mêmes dispositions que celle qui est en état menstruel tant pour les actes interdits à cette dernière que pour ceux qu'il lui est recommandé d'éviter.

Après la cessation des lochies un bain général est obligatoire et la purification devra être faite selon le rite établi pour la purification de la menstruation; c'est-à-dire qu'avant d'entrer dans la baignoire, la femme doit faire une ablution partielle très soignée pour se débarrasser de toute souillure de ses sécrétions puerpérales, pour ne pas salir l'eau dans laquelle elle veut se baigner.

Des Ablutions complètes recommandées mais non obligatoires. — Les cas où la pratique des ablutions complètes ou bains généraux est recommandée, sont au nombre de vingt-huit :

1° Une ablution complète est recommandée chaque Vendredi entre l'aube et midi. Cette ablution peut être faite le Jeudi si l'on craint de manquer d'eau le jour suivant, et, en cas d'omission, elle peut être réparée le Samedi.

Le Vendredi est le jour du repos pour les Musulmans. Ce jour là les fidèles vont, en grand nombre,

aux Mosquées pour accomplir la prière de midi qui équivaut à la messe de Dimanche du monde chrétien. C'est le seul jour où les Mahométans soient obligés de faire la prière au Temple. Le reste de la semaine ils sont libres de faire leur prière chez eux, excepté les jours des grandes fêtes telles que celles de Ramazan et du Sacrifice, etc.

O Croyants, lorsque vous êtes appelés à la prière du Vendredi, empressez-vous d'aller rendre vos hommages au Tout-Puissant (1).

Lorsque la prière est finie, allez en liberté. Cherchez à vous procurer les biens que le Ciel a dispensés aux humains ; entretenez dans vos cœurs le souvenir du Seigneur afin que vous soyez heureux (2).

On conçoit aisément, combien il était sage de prescrire un bain le matin ou la veille de ces jours de réunion.

2° « Six ablutions doivent être faites pendant le mois de Ramazan : la première nuit, afin de sanctifier le jeûne, la nuit du milieu du mois, la dix-septième nuit, la dix-neuvième, la vingt et unième et la vingt-troisième nuit de ce mois. »

Pendant trente jours que dure le Carême des Musulmans, les Mosquées sont extrêmement fréquentées, aussi bien la nuit que le jour. Les *Djamets* ou *Masdjeds* (temple) sont pour ainsi dire garnis de fidèles qui

(1) Korân, chapitre LXII, verset 9.

(2) Korân, chapitre L. XII, verset 10.

y vont pour faire leur prière, entendre des sermons ou lire le Korân.

C'est à cause de ces grandes réunions que le lavage du corps est si fréquemment recommandé pendant le mois de Ramazan.

3° « Neuf ablutions sont conseillées : la veille de la fête qui suit le Ramazan ; le jour de cette fête ; le jour de la fête du sacrifice ; le neuf du mois de Zil-Hedjet ; lors de la visite au mont Erefet pendant le Pèlerinage ; la nuit du milieu du mois de Radjab ; le vingt-septième jour de ce mois ; la nuit de la moitié du mois de Schâban, le jour de la fête de l'étang (1) ; et, enfin le jour de Mebâhélet. »

4° Sept ablutions seront faites : avant la prise d'habit de pèlerin ; avant d'entrer dans le tombeau du Prophète ; avant de visiter celui des Saints ; avant un acte de contrition et de renonciation aux mauvaises mœurs et avant d'abdiquer l'infidélité ; avant la prière pour demander l'assistance divine dans un but particulier ; avant de consulter l'ordre de Dieu au moyen d'un livre ou d'un chapelet. »

5° « Cinq ablutions seront faites avant d'entrer dans certains lieux saints : avant de pénétrer sur le territoire sacré de la Mecque, dans le Temple de cette ville, dans le Kâba ou sanctuaire de ce Temple, dans la ville de Médine, enfin dans la Mosquée du Prophète

(1) Anniversaire du jour où le Prophète (que la paix et le salut de Dieu soient avec lui) institua Ali comme son successeur.

(que la paix et le salut de Dieu soient avec lui)(1) située dans cette ville » (2).

Une seule ablution suffit pour sanctifier plusieurs actes qui doivent la suivre lors même qu'ils seraient de nature différente.

En somme, un bain général est recommandé la veille ou le jour des grandes réunions.

D'après l'énumération que nous venons de faire on voit que la plupart des bains facultatifs sont conseillés à l'époque du pèlerinage. Le besoin impérieux de tonifier et de rafraîchir l'organisme dans ces grandes chaleurs presque continuelles de l'Hédjaz, les soins de propreté et d'hygiène rendus si nécessaires par les transpirations abondantes et l'agglomération de tant de milliers d'hommes, justifient pleinement, la raison d'être de ces recommandations salutaires.

C'est grâce à ces sages prescriptions de l'Islam qu'après des mois de voyage à dos de chameau ou de mulet, sous les rayons d'un Soleil brûlant, au milieu d'une atmosphère de poussière qui entoure, ordinairement, les caravanes, grâce à la sage prévoyance de l'Islam, dis-je, qu'un pèlerin, malgré son long et pénible voyage, peut encore arriver à son but, dans d'assez bonnes conditions hygiéniques.

Nous sommes persuadé que, si le pèlerinage se faisait avec toutes les conditions requises par l'Islamisme

(1) Formule obligatoire.

(2) A. Querry. — Droit Musulman. Recueils des lois concernant les Musulmans Schyites. — Tome I, 1870-1871, Paris.

et si le Hadji était à même de remplir tous les soins que lui recommande sa religion, on n'aurait pas à regretter l'éclosion malheureusement si fréquente des épidémies pestilentielles à Hedjaz ; et des mesures sanitaires, infiniment plus simples que celles qu'on est obligé de prendre à l'heure actuelle, auraient suffi pour barrer le passage au choléra et à la peste.

Ce qui fait le danger des caravanes et des navires à pèlerins, c'est l'insuffisance ou presque la nullité des conditions hygiéniques dans lesquelles se trouvent un nombre considérable de nos Hadjis.

Or, le pèlerinage n'est pas obligatoire pour tout le monde. Les conditions requises pour entreprendre le voyage de la Mecque sont très nombreuses, et l'Islamisme exige que l'on s'y conforme avant qu'on pense à s'acquitter de l'obligation religieuse. Il nous suffit de citer quelques articles des lois musulmanes pour démontrer que beaucoup de fidèles font acte d'une dévotion qui ne leur est pas imposée, et, qui devient funeste à eux à et leurs semblables.

1° La possession des moyens de subsistance et de transport pendant le voyage est obligatoire pour un pèlerin ;

2° Toute personne possédant certains biens n'est soumise à l'obligation du pèlerinage qu'autant que l'excédant de l'actif de ses biens sur le passif, est suffisant pour pourvoir aux dépenses de pèlerinage ;

3° Quiconque ne possède pas, en sus de la somme nécessaire à ses dépenses personnelles pendant le pèlerinage, de quoi pourvoir à la subsistance de sa famille

pendant son absence n'est pas soumis à l'obligation du pèlerinage tant que dure cet état ;

4° Quiconque se trouve dans le cas précité et accomplit cependant le pèlerinage, fait un acte nul et est présumé ne s'être pas acquitté de l'obligation ;

5° Quiconque se trouve dépourvu des ustensiles nécessaires pendant le voyage est délié de l'obligation.

Le pèlerinage des villes saintes n'est donc obligatoire que pour ceux dont les moyens permettent toutes les facilités nécessaires pour ce long voyage. Celui dont la fortune est insuffisante n'est pas tenu d'être Hadji.

Or, chaque année, on voit des centaines et même des milliers de personnes qui se mettent en marche, sans avoir de quoi se nourrir pendant un mois seulement. Il y en a même qui suivent les caravanes, ayant la mendicité comme seul moyen de se payer le voyage.

A moitié chemin, ces pèlerins se trouvent dépourvus de toutes ressources et tombent dans la plus noire des misères.

Pendant notre séjour à Damas, d'où part la principale caravane de l'Hédjaz, nous avons toujours remarqué un certain nombre de pèlerins qui entreprenaient le voyage dans un état vraiment pitoyable. Soumis aux fatigues les plus dures et à des privations de toutes sortes, ces pèlerins se trouvent dans des conditions hygiéniques déplorables, et, si j'ose le dire, anti-islamiques, puisque l'Islamisme a pour base la propreté.

Les ablutions complètes ou partielles, obligatoires ou facultatives ne pourront, certes, pas être réalisées par ces bons Hadjis. L'eau coûte chère dans ces contrées arides que traversent les caravanes, et, il faut être assez riche pour pouvoir s'en procurer en quantité suffisante pour ses besoins de popreté. Il en est de même à bord des navires.

Quel que soit leur courage moral, ces gens-là finissent par tomber malades d'épuisement, et leur organisme affaibli, anéanti par tant de misères se prête, merveilleusement, au développement de toutes les infections.

Les privations alimentaires, le manque de soins extérieurs, pourtant si recommandés, les rendent aptes à recevoir tous les germes morbides. Ces dévots constituent, par leur présence, un foyer de danger pour le reste des pèlerins qu'ils accompagnent. C'est, en effet, presque toujours, parmi cette catégorie de pèlerins que l'on voit éclater le choléra et la peste.

Pour que ces terribles maladies se montrent, la présence du germe est, il est vrai, nécessaire, mais on sait combien la question du terrain est importante dans la genèse des maladies infectieuses.

Nous ne voulons pas dire qu'avec les conditions requises on pourrait se mettre à l'abri des fléaux pestilentiels, mais nous prétendons qu'il serait aisé d'en restreindre les ravages même dans le cas où les voyageurs venant des Indes nous apporteraient ces funestes cadeaux.

En un mot, les pèlerins qui vont à la Mecque sans remplir les conditions requises, se trouvant matériel-

ment dans l'impossibilité de prendre les soins de propreté, conformément aux prescriptions de l'Islamisme, constituent une source de dangers pour eux et pour leurs coreligionnaires.

A la Conférence sanitaire internationale de Paris en 1894, il a été décidé que pour être admis à bord « les pèlerins sont tenus, si les circonstances le permettent, de justifier des moyens strictement nécessaires pour accomplir le pèlerinage à l'aller et au retour, et pour le séjour dans les lieux saints » (1).

D'après ce que nous avons dit à propos des conditions requises pour le pèlerinage on voit que l'Islamisme avait déjà pris cette décision il y a des siècles et l'avait rendue obligatoire pour tous les pèlerins voyageant soit par mer, soit par terre.

Quoi qu'il en soit, la décision de la conférence est conforme aux lois musulmanes. Elle a été maintenue dans la récente Conférence sanitaire internationale de Paris, 10 septembre 1903, où nous avons eu l'honneur de représenter notre Pays, et elle devrait être appliquée avec rigueur à tous les pèlerins.

Il est à souhaiter que les Gouvernements musulmans tels que : la Perse et la Turquie donnent des ordres formels, conformément aux prescriptions de la religion, pour empêcher le départ des pèlerins qui ne pourraient justifier des moyens nécessaires pour leur voyage. Pour convaincre ces pèlerins et couper court

(1) Convention sanitaire internationale de Paris, 1894. Article 2 du titre 1 du règlement, page 8.

à toute difficulté on n'a qu'à leur montrer l'ordre du Korân.

Etablissements de bains en Orient. — La propreté du corps étant, comme nous l'avons dit, un des principes fondamentaux de l'Islam, il était nécessaire que l'on multipliât les établissements de bains et qu'on en réduisit le prix d'entrée au minimum possible. Ces deux conditions, indispensables pour l'exécution des ordres du Korân, sont réalisées en Orient depuis longtemps.

En effet, dans chaque quartier d'une ville on trouve, au moins, un établissement et, parfois, deux ou plusieurs si le quartier est assez grand. Il est exceptionnel de trouver un village musulman, quelque petit qu'il soit, où l'on ne rencontre un établissement de bains.

Le prix d'entrée est extrêmement réduit. Il n'y a, d'ailleurs, rien de fixe, quand il s'agit d'un bain simple ; on paye suivant sa bourse et sa générosité. Les pauvres peuvent prendre un bain pour quatre, deux et même un sou.

Si un indigent a besoin d'une ablution complète obligatoire la loi recommande de ne pas lui refuser l'entrée de l'établissement. Le propriétaire ou le locataire du bain serait moralement responsable s'il renvoyait son infortuné client.

On voit par là, que l'usage des bains est autant facilité que recommandé. Il en résulte que la classe pauvre, en ce qui concerne la propreté corporelle, ne rencontre aucune difficulté et elle n'a rien à envier aux

favorisés de la fortune, si ce n'est le luxe des linges et les révérences des garçons de bains, ce qui n'a rien de commun avec l'hygiène.

Au point de vue du nombre des établissements de bains et du prix d'entrée, en Orient, nous n'avons qu'à nous féliciter, mais, quant à l'entretien de certains de ces établissements nous sommes bien loin d'être aussi satisfait.

En Orient, les établissements de bains ont tous, presque le même plan d'architecture. Ils se composent en général : 1° d'une salle froide où l'on se déshabille et au centre de laquelle est un bassin alimenté par des robinets ou des jets d'eau ; 2° d'une salle tiède où la transpiration commence à s'établir ; 3° d'une salle chaude, *laconicum* des Romains, où la transpiration, complètement développée, est enlevée à l'aide de gants unis, d'un tissu très grossier, avec lesquels les garçons de bains frottent toute la surface du corps. En somme, c'est là que se font la friction et le savonnage des baigneurs.

En Turquie, en Syrie, en Egypte tout autour de la grande salle chaude commune sont de petites cabines munies chacune d'un petit bassin alimenté par deux robinets d'eau chaude et froide. Les clients aisés se font réserver une de ces cabines où les garçons de bains viennent les savonner. Les moins heureux sont soignés dans la salle commune. Les réservoirs qui contiennent l'eau sont à l'abri du contact.

En Perse les établissements de bains (1) ont la même composition, mais la distribution de l'eau y est, en général, très défectueuse. L'eau nécessaire, soit chaude, soit froide, est puisée directement des deux piscines attenantes à la salle chaude. De plus, lorsque les baigneurs ont fini leur savonnage, ils entrent dans ces piscines et c'est par là qu'ils terminent leur bain.

La piscine froide, parfois annexée à la salle tiède, est beaucoup plus grande et plus profonde que la piscine chaude qui a, ordinairement, de 16 à 25 mètres carrés de surface pour 1 m. 20 à 1 m. 50 de profondeur. La piscine froide ne fonctionne qu'en été où les jeunes gens du peuple vont s'amuser à des exercices de natation.

Dans les villes de Racht et de Cazvine nous avons visité quelques établissements de bains dont l'entretien laissait beaucoup à désirer. Ces établissements nous ont paru être, contrairement à ce qu'indique leur nom, une source de malpropreté et de contagion de maladies cutanées.

Nous avons appris que l'eau de la piscine chaude n'était changée qu'une fois tous les quinze jours ou même tous les mois, et, en effet, cette eau exhalait une odeur d'acides gras, vraiment désagréable. Il ne saurait en être autrement, vu le grand nombre de baigneurs qui s'y sont plongés.

Les infortunés clients de ces établissements malsains sont souvent obligés, dans le bain même, ou de

(1) Dans certains établissements la salle tiède n'existe pas. Un couloir plus ou moins long conduit directement de la salle froide à la salle chaude ; ce serait là la disposition générale des bains algériens.

retour chez eux, de se laver la tête avec de l'eau froide, pour se débarrasser de l'odeur pénétrante que leur laisse l'eau de la piscine.

La classe pauvre qui fréquente ces bains, a les plus grandes chances d'y gagner les affections cutanées les plus diverses.

Voici la description qu'on nous a faite de la façon très singulière dont on fait le soi-disant nettoyage de ces piscines. Tous les matins on laisse couler un peu d'eau pour remplacer la quantité qui a été dépensée la veille, et enlever les matières grasses qui surnagent par le fait du repos. Puis, un garçon de bains entre dans la piscine ayant avec lui une espèce de cruche, en tôle, à orifice large de sept à huit centimètres de diamètre. Cet instrument sert au nettoyage du fond du réservoir.

Armé de sa cruche, dont il bouche l'orifice avec sa main, le nettoyeur plonge dans l'eau et arrivé au fond de la piscine il tient son instrument obliquement, l'orifice en bas, et retire sa main. L'air de l'appareil s'échappe et il est remplacé par de l'eau qui, dans sa précipitation dans le vide, entraîne une certaine quantité du dépôt accumulé au fond de la piscine. Cette manœuvre si bizarre, répétée un certain nombre de fois serait, paraît-il, du moins pour le nettoyeur, suffisante pour rendre l'eau propre à la balnéation et le dispenser, ainsi, de la changer plus souvent, chose que trouve trop chère le propriétaire.

Nous ne saurions trop nous élever contre ces sortes d'établissements où les baigneurs se salissent au lieu de se nettoyer, et de plus, s'exposent à toutes sortes

de maladies cutanées. C'est là, croyons-nous, une des principales causes de la fréquence du favus, de la pelade et surtout de la gale à Racht.

Nous espérons que les autorités locales voudront bien faire soumettre ces établissements à une surveillance rigoureuse et supprimer, ainsi, les inconvénients auxquels les baigneurs se trouvent exposés.

D'après les constatations personnelles de notre compatriote le docteur Hadji Ali Naghui Nadir, certains bains de Bagdad et de Médine, seraient dans le même état que ceux de Racht et de Cazvine.

A la Mecque, ajoute notre compatriote, il n'y a que deux bains pour toute la ville, l'un chaud et l'autre froid. Ce dernier, étant découvert, se trouve attiédi par la chaleur des rayons solaires.

Pendant toute la durée du pèlerinage, l'eau de ces bains n'est pas renouvelée, et tous les pèlerins au nombre de 70 à 300,000, suivant les années, ne disposent que de ces deux installations pour s'acquitter de l'obligation des ablutions.

On conçoit, facilement, quelle doit être l'action..... hygiénique de ces bains qui ne contiennent pas plus de 16 à 20 ou 25 mètres cubes d'eau, alors que tant de milliers de voyageurs s'y sont plongés (1).

(1) A Lourdes, comme à la Mecque, plusieurs personnes plongent dans la même eau.

A la Mecque l'eau est chère, il n'y a que deux bains et les pèlerins sont nombreux en même temps ; à Lourdes il en est tout autrement, ce sont ces circonstances qui causent toute la différence de la souillure de leurs eaux, et c'est une différence de degré.

A Lourdes on a son libre arbitre ; libre à chacun d'être zélé ; à la

Il est vraiment regrettable, que les autorités locales se désintéressent d'une question aussi importante pour la salubrité publique. La persistance de cet état de choses si déplorable est d'autant plus étonnante que la Mecque étant la ville la plus sacrée pour les Mahométans, les prescriptions de l'Islamisme devraient y être exécutées mieux que partout ailleurs.

L'excuse que l'on donne de cette néfaste négligence, serait la cherté de l'eau. C'est là une excuse qui, comme dit le proverbe persan, est plus grave que la faute. En dehors même de la question hygiénique, l'établissement de quelques installations de bains, dans de bonnes conditions, serait une source de revenus pour la municipalité de la ville Sainte; car, on est sûr d'avoir, par an, des centaines de milliers de clients qui aimeraient mieux, certainement, payer dix fois plus, un bain qui serait propre.

D'autre part, l'eau ne manque pas à la Mecque; c'est plutôt la bonne volonté qui y fait défaut. Anciennement, il est vrai, la ville n'était alimentée que par des puits qui devenaient insuffisants au moment du pèlerinage. Mais, il y a des siècles que la ville Sainte possède de l'eau en quantité plus que suffisante soit pour l'alimentation, quel que soit le nombre des pèlerins, soit pour les bains dont l'installation est plus qu'urgente.

Mecque tous sont contraints, moralement et matériellement, de se plonger dans le même bassin : c'est une différence du tout au tout. Si les conditions étaient les mêmes pour tous, qui doute que les croyants ne se conduiraient pas de la même façon dans les deux cas.

C'est Zobéïdah, épouse du Calife Haroun-Elrachid, qui fit creuser 70 à 80 kilomètres de distance de la Mecque, la source qui fournit l'eau à la ville Sainte et qui porte encore le nom de sa fondatrice (*âyn-Zobéïdah*).

Zobéïdah fit venir l'eau jusqu'à Eréfât, à 12 kilomètres environ de la Mecque et, elle mourut. Ce fut alors la Princesse Mehromah Sultan, fille du Sultan Soleïman Khan Kanouni, Sultan des Turcs, qui acheva l'œuvre bienfaitrice de Zobéïdah et dota la ville Sainte d'une eau courante et de bonne qualité.

Mais, malgré les sacrifices de Mehromah, la question de l'eau, dans la ville Sainte, resterait, toujours, le point de mire des préoccupations des pèlerins.

L'eau passe, dit-on, à quelques mètres au-dessous du niveau de la ville; les habitants la puisent comme dans des puits, et, jusqu'ici, aucune tentative efficace n'a été faite pour en faciliter la distribution. Ce n'est pourtant pas si difficile à réaliser.

Nous espérons que le Gouvernement de S. M. I. le Sultan ne tardera pas de prêter toute l'attention que réclame la question de la distribution de l'eau et surtout des bains dans la ville Sainte, question qui est une des plus importantes de son Empire.

Ces observations faites, nous devons signaler les inconvénients qui existent dans le système de chauffage et les procédés de friction et de savonnage des baigneurs qui sont communs à tous les bains orientaux.

Au point de vue des matériaux de chauffage il serait très important, comme le veut M. le Docteur Le-

grand (1), de régler les bains en Orient. On brûle, ordinairement, des détritux et des fumiers dont l'accumulation, loin d'être hygiénique, constitue, parfois, un grand danger pour la salubrité publique, en temps d'épidémie de peste surtout ; car, le fumier attire les rats qui sont, comme on le sait, les agents de propagation par excellence des germes de la peste.

Quant à la manière dont se font la friction et le savonnage des baigneurs, elle est très défectueuse et mérite d'attirer toute notre attention.

Le gant et le paquet d'étoupe, avec lesquels les *kissékaches* ou *dallaks* (garçons de bains-frotteurs) frottent et frictionnent les baigneurs, passent, successivement, sans subir un lavage quelque peu soigneux que ce soit, du corps d'un client à celui d'un autre. A peine, les frotteurs se donnent-ils la peine de les tremper dans l'eau tiède et les exprimer en les tordant entre leurs mains. De sorte qu'en se soumettant aux soins de ces braves *kissékaches* on a toutes les chances d'être contaminé, grâce aux gants ou étoupes qui peuvent avoir servi, précédemment, à frictionner un individu atteint de quelque maladie contagieuse. Ainsi, la syphilis, la teigne soit de la barbe, soit du cuir chevelu et d'autres affections encore, trouvent dans le système du service des bains, un moyen très fréquent de transmission.

Si on a la peau complètement intacte, les *kissékaches* se chargent par leur friction, un peu brutale avec leurs gants rudes, de produire sur l'épiderme,

(1) Communication verbale.

déjà ramolli par la transpiration, les égratignures nécessaires pour servir de portes d'entrée aux germes.

Les garçons de bains ont, de plus, le talent plus ou moins médiocre de pouvoir raser, d'où le nom de *dallak* (coiffeur) qu'on leur donne souvent en Perse.

Certains baigneurs, qui n'aiment pas desserrer les liens de leur bourse, profitent de ce talent pour se faire raser gratis ; car, ordinairement, il n'y a rien à payer pour se faire raser par un *dallak* de bains. Mais, si ces pratiques baigneurs font quelques sous d'économie, il y en a qui, plus tard, payent cher, si j'ose m'exprimer ainsi, cette imprudente prudence. Car, ces coiffeurs des bains sont en général maladroits ; ils ménagent rarement l'intégrité des parties qu'ils rasent, et leurs instruments, loin d'être aseptiques, inoculent facilement les maladies cutanées à ceux qui ont échappé à l'action du gant et de l'étaupe.

A Racht où, malheureusement, les maladies cutanées sont très répandues et où ceux qui en sont atteints, à moins qu'ils ne soient dans un état aigu, sont reçus dans les bains publics, le gant, l'étaupe et le rasoir des *dallaks* jouent un rôle très dangereux pour les baigneurs.

Nous ne saurions trop attirer l'attention de nos compatriotes sur ces faits qui passent inaperçus, et qui ont, en réalité, une très grande importance. Nous les engageons à se méfier des instruments des *kissekaches* d'avoir chacun son gant, son étoupe, son rasoir personnels, et d'exiger que les garçons de bains aient soin de se bien laver les mains avant de les frictionner, savonner ou raser.

Les femmes (1), lorsqu'elles vont au bain, emportent avec elles tout ce qui leur est nécessaire : gant, étoupe, linges etc. Les hommes devraient suivre cet exemple qui est très hygiénique.

Nous espérons que nos compatriotes prendront en considération les observations que nous venons de faire. Nous aurons, alors, des bains installés dans des conditions hygiéniques désirables, et conformes aux prescriptions de l'Islamisme.

Les quelques établissements de bains auxquels nous avons fait allusion, et la façon dont les baigneurs sont soignés nous paraissent bien loin du but que se proposait le Grand Législateur de l'Islam.

Des ablutions partielles obligatoires avant la prière.

— Les pratiques balnéaires, tant recommandées, et, parfois, rendues obligatoires par l'Islamisme, ont pour but d'assurer l'entretien de la propreté individuelle qui est un des facteurs les plus importants de la salubrité publique. Mais, de même que, pour parfaire l'état sanitaire d'une collectivité, il faut songer à réaliser les conditions nécessaires et souvent spéciales à la salubrité de chacun des individus qui la composent, de même, pour assurer la permanence de la propreté générale du corps, il est nécessaire de prendre des soins particuliers de ses différentes parties constituantes suivant l'exigence de chacune d'elles.

(1) En Orient chaque sexe a ses bains particuliers et lorsque les mêmes bains servent aux deux sexes, il y a des jours marqués pour les femmes, ou bien, le jour est pour elles et la nuit pour les hommes. D'ailleurs, tout s'y passe dans la plus grande décence.

Avec les ablutions complètes, la propreté est acquise, d'une manière générale, pour le corps tout entier ; cela est vrai, mais ces ablutions ne pouvant se faire tous les jours et, *a fortiori*, plusieurs fois par jour, comme le réclament certaines régions de notre organisme, il y avait là une lacune qu'il fallait combler par d'autres prescriptions supplémentaires et non moins obligatoires. C'est ce que fit l'Islamisme en imposant l'obligation des ablutions partielles appropriées aux exigences de chacune des régions pour lesquelles il les a prescrites.

Pendant les vingt-quatre heures, cinq prières sont obligatoires pour le Musulman : 1^o prière du matin ; 2^o prière de midi ; 3^o prière de l'après-midi ; 4^o prière du coucher du soleil et 5^o celle du soir. Chacune de ces prières doit être précédée d'une ablution partielle, comme l'ordonne la parole divine.

O croyants ! avant de commencer la prière lavez-vous le visage, et les mains jusqu'aux coudes, essuyez-vous la tête, et les pieds jusqu'aux talons (1).

Aucune prière ne peut être dite sans une ablution préalable. Le Mahométan est donc tenu de répéter sa toilette cinq fois par jour.

Pour ne pas permettre une toilette à la légère le Législateur de l'Islam, développant l'ordre céleste, a édicté des règles que l'on doit suivre pour faire son ablution. Ces règles ont été tracées d'une manière si complète que, malgré les progrès scientifiques réalisés depuis plus de treize siècles, elles ne paraissent

(1) Korân. Chapitre v. Verset 8.

pas avoir besoin de retouche. De sorte qu'un Mahométan qui, en dehors des préceptes de sa religion, ignorerait complètement ce que c'est que l'hygiène, fera sa toilette d'une manière aussi complète sinon plus qu'un Européen au courant des connaissances les plus modernes.

En effet, aucun détail des recommandations que nous font, aujourd'hui, les hygiénistes, en ce qui concerne la toilette journalière, n'avait échappé à l'étonnante prévoyance du Génie de l'Islam.

Le lecteur pourra en juger ; voici les formalités que comprend une ablution :

1° Curage et brossage des dents ; 2° rinçage de la bouche ; 3° nettoyage des fosses nasales, suivi de reniflement de l'eau par les narines ; 4° lavage de la figure ; 5° lavage des mains ; ce lavage est obligatoire pour les avant-bras ; 6° essuyage de la tête ; 7° nettoyage des oreilles ; 8° toilette du cou ; 9° lavage des pieds.

Chacune de ces opérations doit être accompagnée de certaines formules de prière qui lui sont spéciales. Ces formules sont d'autant plus longues que l'opération à laquelle elles sont consacrées, est elle-même plus importante et, par conséquent, exige plus de temps. Ainsi, les prières à réciter en se nettoyant la cavité buccale, les mains, les pieds, sont plus longues que celles destinées aux autres opérations.

Avant de commencer l'ablution on doit s'assurer de la propreté de ses membres ; si, par exemple, on a

touché un objet sale avec ses mains ou ses pieds (1), on doit avant de se livrer à l'ablution, se laver, se « purifier » très soigneusement.

Quiconque, dit la loi, est certain de s'être souillé et doute s'il s'est purifié, ou est certain des deux faits mais ne se rappelle pas lequel a précédé l'autre, doit recommencer entièrement l'ablution.

Quiconque est certain d'avoir omis de laver une des parties souillées soumises à l'ablution, reprendra l'opération du point omis, si l'humidité n'est pas encore évaporée complètement; dans le cas contraire l'ablution sera recommencée en entier (2).

L'eau devant servir à l'ablution doit être propre, sans couleur, ni saveur, ni odeur anormales. Une eau suspecte ou douteuse ne devra pas servir à cet usage. L'eau qui sert à l'alimentation et aux ablutions doit

(1) En Orient le clergé, en général, porte des souliers en forme de mules, appelés *babouche* par les Arabes et les Turcs, et *saghéri* par les Persans.

Dans certaines villes de la Perse, les ouvriers et les marchands portent le *bachmakh* ou *kafchi-pachnékhabe* qui diffère de la *babouche* en ce qu'il a le contrefort du talon. Mais on aplatit le contrefort en les portant. Avec ces sortes de souliers on salit facilement ses pieds, surtout en hiver.

D'autre part, le pied, par suite de sa richesse en glandes sudoripares et sébacées, est très exposé à conserver le produit de leurs sécrétions ou excréctions. L'accumulation de ce produit doit être considérée comme une souillure.

(2) Droit musulman. — *Recueil de lois concernant les musulmans Schyites*, par A. Query, consul de France à Tébrize, vol. I, 1870-1871, Paris.

être, dit l'Islamisme, respectée et à l'abri de toute souillure.

D'après ce qui précède, on voit que l'Islamisme a tout prévu, et ses recommandations sont d'une précision modèle, en tous points conformes aux connaissances hygiéniques modernes.

Mais nous regrettons que ces prescriptions ne soient pas réalisées telles qu'elles devraient l'être. La question de l'eau qui est une des plus importantes pour la salubrité publique et à laquelle l'Islamisme attache une grande importance, est très négligée en Orient.

Certains dévots ont la fâcheuse habitude de se rincer la bouche et de se laver les pieds dans le bassin même d'où ils puisent l'eau pour leurs ablutions. Quoique l'eau de ces bassins destinés aux ablutions publiques (bassins de mosquées) soit, sauf dans certaines villes, sans cesse renouvelée, il n'est, cependant, pas permis, au point de vue de l'hygiène, de ne pas les respecter.

Ce sont là des pratiques en contradiction avec les prescriptions de l'Islamisme et que nous désirerions voir disparaître. Les ablutions doivent être faites en dehors des bassins; on devrait interdire d'y introduire les pieds ou d'y rejeter l'eau qui a servi à rincer la bouche. L'eau distribuée dans les mosquées doit être tenue à l'abri de toute contamination.

La distribution de l'eau en Perse est des plus défectueuses. Les conduits sont très superficiels et l'eau qui vient dans les maisons est à découvert dans la ville.

Dans les anciens quartiers de Téhéran, tels que : Senguéladj, Paménar, Gapouk, etc., les conduites d'eau sont dans un état des plus déplorables, et l'eau

qui y passe se charge d'une quantité considérable de matières organiques de toutes sortes... Heureusement que cette eau est reçue dans des citernes (*abembars*) où, par le repos, elle se clarifie et se débarrasse, tant soit peu, des matières dont elle s'était souillée pendant son cours.

Nous avons souvent vu certaines bonnes mères, de la classe ouvrière, laver toutes sortes de linges dans l'eau qui alimentait leur quartier. (Les conduites d'eau passent dans beaucoup de quartiers, au milieu de la rue.)

D'après l'Islamisme, ces femmes commettent une impiété, en souillant l'eau destinée à l'alimentation. Leur manière d'agir est en contradiction formelle avec la loi musulmane qui dit :

L'eau qui a servi à la purification d'une souillure est, par le fait, contaminée, et le contact de cette eau constitue une souillure ; que sa teinte ait ou non subi quelque altération.

Il est désirable que les autorités municipales interdisent, sous peine d'amende ou de punition sévère, de toucher à l'eau, et qu'elles prennent les dispositions nécessaires pour couvrir tous les canaux de distribution de l'eau.

Les dangers du système actuel sont trop évidents pour que nous ayons besoin d'y insister. Nos compatriotes ne doivent pas ignorer que la plupart des cas de fièvre typhoïde que l'on observe, souvent, dans certaines parties de la ville, reconnaissent pour cause la contamination de l'eau.

Pour Cazvine, pour Sari (capitale de la province de Mazendéran), pour Bender-Djèze (port sur la mer Caspienne; dans la province d'Estérad), pour Barférouche que nous avons parcourues, nous aurons à répéter les observations que nous avons faites pour la ville de Téhéran. A Tébriç et plusieurs autres villes de la province d'Azerbaïdjan la question de l'eau serait, aussi, très négligée. D'une manière générale, dans l'Empire de Perse, la distribution de l'eau dans les villes laisse beaucoup à désirer. Il est urgent que les autorités locales y consacrent tous leurs efforts.

Dans la province de Guilan, ce sont des puits qui fournissent l'eau de l'alimentation. Il suffit de creuser la terre à deux ou trois mètres pour avoir de l'eau. Il y a des endroits où l'on trouve l'eau à un mètre de profondeur seulement.

Malheureusement, ces puits sont presque toujours creusés au voisinage des latrines (1) et, lors même qu'on les creuserait au loin, comme les précautions nécessaires pour garantir l'imperméabilité des parois, sont rarement prises, l'eau de ces puits doit toujours être considérée comme contaminée.

Certains font de grandes dépenses pour assurer l'imperméabilité des parois de leur puits, mais sans penser que leur argent est dépensé en pure perte; car un puits contaminé suffit pour souiller les autres. On conçoit

(1) C'est là un fait général dans toute campagne européenne. En Bretagne, le puits et le fumier sont toujours contigus. On trouve le puits et tout autour le fumier. On voudrait contaminer l'eau qu'on ne ferait pas autrement. (Communication verbale du Docteur POLICARD, médecin aide-major).

combien ces puits peuvent devenir dangereux en temps d'épidémie.

Nous sommes heureux de pouvoir faire remarquer ici que, dans ces dernières années, le Gouvernement de S. M. I. le Schâh s'occupant, très activement, de l'amélioration de l'état sanitaire de son Empire, de grandes modifications sont en voie de se produire, surtout en ce qui concerne l'eau et sa distribution.

A Téhéran, par suite de l'insuffisance de l'eau et l'augmentation toujours croissante des habitants on a décidé d'avoir recours aux puits artésiens, et Son Excellence le Général Nazar Agha Yamine-Elsaltanet, notre ministre à Paris, a bien voulu nous informer qu'il avait reçu des ordres pour expédier tous les outils nécessaires et engager, en France, les ingénieurs compétents pour mener à bonne fin la bienfaisante entreprise.

En Turquie, les eaux sont mieux respectées. Les fontaines sont, en général, munies de robinets de distribution et dans certaines villes telles que : Constantinople, Beyrouth, Salonique, etc., le système de distribution est semblable à celui des villes d'Europe. A Damas, cependant, nous avons pu constater les mêmes négligences qu'en Perse. De plus, les « Saï » (1), damasquains ont cette conviction regrettable autant que

(1) Saï-Saki, distributeur de l'eau. Les Syriens ne prononcent pas le k. En Orient, sauf dans les villes où le système de la distribution de l'eau est à l'européenne, chaque quartier d'une ville a son Saï. C'est un agent nommé par la municipalité de la ville et qui est chargé de la distribution de l'eau dans le quartier. Les Persans l'appellent *mirabe* et les Turcs *soutchi*.

curieuse, que le fumier du cheval a la propriété de nettoyer les conduites d'eau. Aussi, lorsqu'on les appelle, dans les maisons, pour nettoyer ces conduites, les braves « Saï » arrivent avec un panier de fumier frais qu'ils s'efforcent de faire pénétrer dans la canalisation, en l'enfonçant avec un bâton. On ne s'étonnera donc pas si les fièvres sont fréquentes à Damas.

En Egypte, nous écrit M. le docteur Legrand, représentant sanitaire de la France en Egypte, le gouvernement Kédivial, se rendant compte du rôle que joue l'eau en temps d'épidémie de choléra, a pris la sage mesure de munir les fontaines des ablutions de robinets de distribution. Nous espérons qu'en Perse on ne tardera pas à suivre ce bon exemple.

Des ablutions partielles après l'accomplissement des besoins naturels. — L'accomplissement des besoins naturels (miction et défécation) est l'objet de prescriptions spéciales de la part de la loi de l'Islam.

L'urine et les matières fécales sont, pour l'Islamisme, des impuretés qui doivent être soigneusement lavées à l'eau. Les vêtements souillés par l'urine et les matières fécales ne doivent pas être portés pendant la prière.

On doit se purifier de toute souillure sur le corps ou sur les vêtements, avant de faire une prière quelconque, avant la procession à la Mecque et avant d'entrer dans une mosquée.

Les vêtements souillés doivent être lavés et soumis à la pression, de manière à en expulser toute trace d'impureté.

Si l'endroit souillé peut être distinctement reconnu, on peut se borner à le laver ; sinon, on devra laver tous les endroits que l'on présumera avoir été souillés.

Une ablution partielle est obligatoire après les besoins naturels.

L'orifice du canal de l'urèthre, dit la loi, doit obligatoirement être lavé avec de l'eau et non avec un autre liquide à moins qu'on ne se trouve dans l'impossibilité de s'en procurer.

La propreté des vêtements étant exigée au même degré que celle du corps, par l'Islamisme, il est recommandé de ne pas uriner au vent ou sur un terrain dur, parce que l'urine, en tombant, pourrait rejaillir sur les vêtements et les souiller.

Si l'on n'a qu'un seul habit et qu'on soit exposé à le salir, on doit le laver tous les jours. Ainsi : « si la « nourrice d'un enfant à la mamelle, ordonne la loi, « ne possède qu'un seul vêtement, elle est tenue de le « laver une fois chaque jour. »

L'anus doit être lavé avec de l'eau jusqu'à disparition de toute trace de matière fécale, sans qu'on ait à tenir compte de la disparition de l'odeur. Si quelque partie des déjections demeure attachée à l'anus, l'eau seule doit être employée à la purification (1).

Pour faire ces ablutions on doit ôter tout anneau de ses doigts et laver minutieusement ses mains.

En parlant des soins intimes, Arnould dit : « ces soins de toilette intime s'imposent aux femmes, y

(1) A. QUERRY. — Droit musulman, vol. I, 1870-1871.

compris les jeunes filles, d'une façon encore plus impérieuse. Il faut procurer, aux intéressées, les moyens de s'y livrer presque quotidiennement ». Les ablutions, dont nous avons parlé, étant obligatoires et devant être pratiquées par tout musulman, homme ou femme, ce côté de l'hygiène individuelle si négligé en Europe, surtout dans les couvents, est satisfait en Orient, du moins dans les pays que nous connaissons.

Dans les villes orientales, où l'eau est en abondance, il y a toujours un robinet de distribution dans les latrines et l'on trouve, à côté, une aiguière en terre, en fer-blanc, ou en fer, destinée à l'ablution. S'il n'y a pas d'eau dans les latrines, l'aiguière existe toujours et on doit la remplir avant d'entrer dans le privé.

Dans les maisons, on prend toujours la précaution de laisser l'aiguière pleine d'eau, comme en Europe on prend la même précaution pour le papier... Dans les rues, il n'y a pas d'urinoirs, et si l'on est pressé, on doit satisfaire ses besoins dans les latrines des mosquées. Leur grand nombre pare aux inconvénients de l'absence des urinoirs et des châtelets de nécessité. Ajoutons que dans les latrines des mosquées on trouve tout ce qu'il faut pour assurer ses ablutions.

M. le docteur Ruffer, président du conseil sanitaire d'Alexandrie, que nous avons eu l'honneur d'avoir comme collègue à la Conférence sanitaire internationale de Paris, en 1903, nous disait qu'au point de vue de la propreté, ces ablutions constituent une excellente mesure hygiénique. Mais, ajoutait le docteur Ruffer, la manière dont certains musulmans les pratiquent rend ces prescriptions très dangereuses, en temps

d'épidémie pestilentielle ou autre. Le docteur Ruffer aurait, souvent, vu des indigènes faisant leurs ablutions dans l'eau même qui devait, à une certaine distance, servir à l'alimentation.

L'observation de notre éminent collègue est très exacte. Nous-même, nous avons fréquemment vu, un peu partout, en Orient, des personnes qui, malgré les recommandations réitérées des lois musulmanes, n'avaient aucun respect pour l'eau.

Ces négligences coupables, comme nous l'avons fait remarquer en parlant de la question de l'eau en Orient, sont contraires aux préceptes de l'Islam, et devraient être sévèrement réprimées.

Voici ce que dit la loi :

On doit éviter de se soulager sur les voies et les places publiques, sous les arbres fruitiers, dans un lieu où les voyageurs ont coutume de se reposer ainsi que dans tout endroit où cet acte peut attirer, sur celui qui l'a commis, la malédiction des passants.

On doit éviter d'uriner dans l'eau, sur des substances alimentaires, dans les liquides potables et sur les plantes qui servent de dentifrice.

L'eau qui a servi à l'ablution est souillée, que ses qualités spécifiques aient ou n'aient pas été altérées par l'ablution.

Quoi qu'il en soit il est de toute nécessité que les Gouvernements musulmans donnent des ordres formels aux autorités sanitaires locales, de veiller, très attentivement, à ce que les eaux servant à l'alimentation soient à l'abri de toute souillure.

Pour ce qui concerne notre pays, nous répétons, encore une fois, que le système de distribution de l'eau y est très défectueux, et on devra y pourvoir dans le plus bref délai.

Nous espérons que notre Gouvernement voudra prendre dans tout l'Empire les mesures qu'il va appliquer à la distribution de l'eau dans la ville de Téhéran.

CHAPITRE III.

Epilation.

HISTORIQUE. — La pratique de l'épilation est d'origine très ancienne. C'est en Orient qu'elle a, tout d'abord, pris naissance. Du reste elle y est encore en usage, du moins chez les musulmans.

Importé en Grèce par Xerxès et Artaxerxès l'usage de l'épilation passa, ensuite, de la Grèce à Rome où il fut très répandu et acquit une très grande faveur. Les épilleurs romains appelés *alipili* faisaient partie de la corporation des barbiers.

Les anciens pratiquaient l'épilation dans un but plutôt esthétique qu'hygiénique. Les poils du corps avaient à leurs yeux quelque chose de si disgracieux que les peintres et les sculpteurs grecs se sont souvent abstenus de représenter les poils dans leurs œuvres artistiques.

Les Romains s'épilaient surtout le visage, mais aussi la poitrine, les jambes, les bras et les aisselles.

On épilait encore les sourcils. Les femmes ne tenaient avoir de poils ni sur les bras, ni aux aisselles, « ni ailleurs ».

Mais, chez les Romains, les femmes n'étaient pas les seules à chercher à accentuer le caractère féminin de leur beauté. Il y avait des jeunes gens qui ne tenaient pas moins que les femmes à donner à leurs traits la grâce féminine. « Il y a à Rome des hommes spéciaux, disait Sénèque, qui font métier d'épiler les petits jeunes gens qui tiennent à ressembler aux femmes, et à les remplacer dans certaines circonstances... »

Avec le temps la pratique de l'épilation finit par disparaître en Europe, sauf chez les femmes qui aiment toujours débarrasser leur figure, du léger duvet qui pourrait leur donner une apparence virile. Il paraît qu'en Patagonie l'épilation est pratiquée aujourd'hui encore.

Epilation chez les Musulmans. — L'Islamisme a conseillé l'épilation non pas dans un but esthétique, comme les anciens, mais, tout simplement, comme une mesure hygiénique spéciale à certaines régions du corps qui pourraient en avoir besoin, surtout chez des personnes peu soigneuses ou n'ayant pas le temps de se donner les soins nécessaires.

Il n'est pas permis au Mahométan de se servir de cette pratique pour se donner un aspect féminin. La preuve en est que l'Islamisme recommande de laisser pousser sa barbe. La barbe et les moustaches, dit la tradition (*hadís* — Parole du Prophète ou des Imâms ses successeurs) sont des ornements que

l'homme doit respecter et entretenir avec beaucoup de soins.

La barbe, en effet, jouit d'un grand privilège en Orient. Un homme qui a sa barbe est considéré plus mûr, et plus capable de discernement que celui qui se fait raser. Ainsi, dans les cas où il s'agit d'une question purement religieuse (par exemple lorsque le Chef religieux doit déclarer le premier jour de jeûne) le témoignage d'un jeune homme qui s'est fait raser la barbe n'est pas considéré comme valable (1).

Le Korân ne parle pas de l'épilation et c'est d'après les *hadis* (2) (traditions) que l'Islamisme conseille cette pratique.

D'après le verset suivant, il nous semble, cependant, que le Korân ait conseillé l'usage de se raser la tête :

(1) La déclaration du premier jour du mois de Ramazan donne toujours lieu à des discussions. Pour commencer le jeûne, il faut qu'on ait vu la nouvelle lune. Pour cela, pendant les deux derniers jours du mois précédent, beaucoup de musulmans veillent une partie de la nuit en cherchant à voir la nouvelle lune.

Si la découverte est faite par deux personnes, celles-ci vont avertir le Chef religieux de la ville, qui doit alors, suivant l'ordre du Korân, proclamer le jeûne.

A ce propos toutes les villes musulmanes s'envoient des dépêches afin que, si dans un endroit, par suite du mauvais temps, il soit impossible de découvrir la nouvelle lune, le jeûne ne puisse pas en souffrir.

Toutes ces précautions sont dues à ce que le mois de Châban qui précède le mois de jeûne compte souvent 29 jours, par conséquent il pourrait y avoir un jour d'erreur.

(2) Parole du prophète ou des Imâms.

Accomplissez le pèlerinage de la Mecque et la visite du temple, en l'honneur de Dieu.

.
Ne rasez (1) point vos têtes jusqu'à ce que la victime soit parvenue au lieu où l'on doit l'immoler. Celui que la maladie ou quelque accident obligerait à se raser, aura pour expiation le jeûne, l'aumône ou quelque offrande (2).

Soins des cheveux, de la barbe, des moustaches, des mains.

Cheveux.— Les Orientaux ont l'usage de se raser la tête. Il n'est pourtant pas défendu de conserver ses cheveux. Dans ce cas on doit les porter courts, exception faite pour les femmes, et les peigner quotidiennement. L'usage du peigne est considéré, par l'Islamisme, comme un acte de dévotion.

Barbe et moustaches. — L'Islamisme recommande de porter la barbe, sans cependant lui laisser prendre des dimensions considérables. D'après les traditions

(1) En Orient le clergé en général se rase la tête. Les Turcs, les Arabes qui portent le turban, sans pourtant appartenir au clergé, suivent le même exemple. En Perse, cet usage est encore plus répandu ; les classes des ouvriers, des industriels, des commerçants se rasent généralement la tête.

(2) Korân, chapitre II, verset 192.

musulmanes, la longueur de la barbe ne devra pas dépasser celle d'un *Cabzé* (une poignée, longueur de 4 à 5 travers de doigt).

Une longue barbe est, d'ailleurs, d'une manière générale, assez mal vue en Orient. Quand on a la barbe d'une certaine dimension on est exposé à beaucoup de railleries, à moins qu'on n'ait une barbe, comme on dit vulgairement, « belle, et bien portée ».

Il est proverbial de dire « qu'une barbe longue est le signe de la mentalité inférieure, surtout si le porteur est lui-même haut de taille ».

L'usage de se raser la barbe est déconseillé, peut être parce qu'on avait déjà remarqué l'action parfois très irritante du rasoir sur certaines peaux (1). Les bons musulmans ne font pas raser leur barbe (2), ils la font couper, parfois très court, avec des ciseaux.

L'usage du peigne est très recommandé par les *haddis*. Le croyant ne doit jamais oublier de peigner sa barbe. En Perse on a ordinairement un peigne au-

(1) J. ARNOULD. *Nouveaux éléments d'hygiène*, 4^e édit. 1902, Paris.

(2) A l'hôpital français de Beyrouth un villageois musulman se présentait au service de M. le D^r Hache (professeur de pathologie externe à la faculté de médecine française de Beyrouth) avec un épithélioma de la lèvre inférieure.

Le D^r Hache proposa une opération qui fut acceptée par le malade. Mais, lorsqu'on a voulu lui raser la barbe, le villageois arabe, par un esprit de dévotion incompréhensible, refusa d'obéir, et, malgré toutes nos exhortations, il quitta immédiatement l'hôpital. Il aimait mieux, disait-il, souffrir de son mal que de se raser la barbe.

Heureusement, ces esprits sont extrêmement rares et c'est le seul exemple que l'on puisse citer jusqu'ici.

près de son chapelet, et après chaque prière le Musulman fait la toilette de sa barbe.

Les jours des fêtes et les vendredis il est recommandé de se parfumer légèrement la barbe et les cheveux, par des essences aromatiques simples. (Les essences à base d'alcool ne doivent pas être employées.) Cette recommandation vous est faite dit le *hadîs* afin que dans vos réunions tout vous paraisse agréable.

Si à toutes ces recommandations on ajoute les lotions que doit subir la barbe à chaque ablution partielle on voit que les précautions nécessaires sont toutes prises par l'Islamisme pour assurer l'hygiène du visage.

Pour les moustaches l'Islamisme recommande de couper les *charèbs* (1).

Cette recommandation, en apparence un peu bizarre, n'est pourtant pas sans utilité. Les moustaches sont exposées à retenir les particules de poussière et tout ce qui peut se trouver dans l'air ; il serait donc avantageux, au point de vue de l'hygiène, de ne pas les laisser tremper dans l'eau ou la soupe que l'on prend.

Il est également recommandé de faire disparaître les vibrisses qui dépassent les narines. « Ces poils qui, très malencontreusement, poussent sur le bord intérieur des ailes du nez donnent au visage le mieux doué de la nature, un aspect vraiment disgracieux. »

(1) Charèbs. — Mot arabe, participe présent du verbe Alchorb, boire. On l'emploie comme substantif, pour désigner les parties des moustaches qui dépassent le bord antérieur de la lèvre supérieure, et qui plongent dans l'eau lorsqu'on boit.

Les mains. — En dehors des ablutions il est recommandé de se laver fréquemment les mains. Les ongles doivent être toujours très courts. La même recommandation est faite pour les ongles des pieds.

Le croyant qui veut être agréable au Seigneur doit débarrasser son corps de toute matière sale, d'origine soit pure, soit impure. Il doit, tous les jours de vendredi, raccourcir ses cheveux ou se raser la tête, faire la toilette de sa barbe, raccourcir ses charèbs, se couper les ongles des mains et des pieds.

Les cheveux et la barbe seront peignés tous les jours. Il fera disparaître les poils des aisselles et du pubis (1).

Épilation des régions périgénitales. Utilité. — Les avantages de cette pratique sont multiples. Elle assure une grande facilité pour l'entretien de la propreté des régions qui sont, peut-être, celles qui exigent les plus grands soins hygiéniques.

Chez les femmes atteintes de blennorrhagie, de vaginite granuleuse, de leucorrhée, de métrite ou toute autre affection vaginale ou utérine (notons que la gynécologie est, pour ainsi dire, à l'état embryonnaire en Orient), les poils de la région périgénitale présentent des dangers d'accumulation pour les sécrétions abondantes qui sont la conséquence de ces états pathologiques. Il est difficile de s'en préserver par des lavages souvent sommaires.

(1) Djamé-Abbassi. — Recueil des lois musulmanes, 1198 Hégire 1881. Bombay.

Il résulte de cette considération que les germes, par suite de l'abondance des poils, entretiennent, parfois longtemps, les affections dont ils sont les causes, et quelquefois propagent leurs méfaits aux régions voisines jusque-là indemnes.

Ainsi, les sécrétions gonococciques, par exemple, primitivement génitales, grâce aux poils qui les retiennent, arriveront aisément au contact de l'urèthre et, réciproquement, les sécrétions blennorrhagiques primitivement uréthrales, se servant du même moyen de communication, envahiront facilement l'entrée des organes génitaux.

Au cours d'une gonorrhée, avons-nous dit, les sécrétions pathologiques sont retenues par les poils de la région périvulvaire. La partie liquide de ces sécrétions s'évapore et laisse un dépôt qui, pour peu important qu'il soit vis-à-vis de la région déjà contaminée, n'en doit pas être moins dangereux, s'il venait à être porté au contact d'une muqueuse délicate et susceptible telle que la conjonctive.

Qu'une malade peu soigneuse vienne, alors, à toucher ses parties périgénitales, elle se souillera, sans s'en douter, les doigts qui auront grande chance de porter l'infection vers les yeux.

En dehors de tout état pathologique les poils de la région génitale offrent un grand inconvénient.

Ces poils gênent souvent le coït et parfois entraînés par l'organe viril dans le vagin, pendant l'acte sexuel, ils égratignent la verge produisant de la sorte des portes d'entrée pour les infections.

Pendant l'époque menstruelle, les règles, surtout si elles sont un peu abondantes, souillent sans cesse les régions périgénitales si les linges employés par les femmes, pour se garantir, ne sont pas souvent changés, comme il peut arriver chez la plupart des ouvrières, soit qu'elles ne consacrent pas ou ne puissent pas consacrer assez de temps pour leur toilette, soit qu'elles la sacrifient à de stupides préjugés.

Qu'arrive-t-il alors ? Les germes, d'ordinaire fort abondants dans ces régions, trouvent dans le sérum du sang retenu par les poils un bouillon de culture favorable à leur développement. Ils peuvent acquérir une certaine virulence et causer des irritations cutanées, des prurits, des érythèmes, des vulvites et, peut-être même, peuvent-ils, en franchissant la frontière vulvaire, envahir le vagin et produire, grâce à leur nouvelle exaltation des vaginites plus ou moins sérieuses.

« S. E. le Docteur Djalal Pacha, professeur de clinique médicale à l'école de médecine Impériale Ottomane nous écrit : « si les poils de la partie sexuelle des femmes, souillés par les urines et le sang menstruel ou même par la transpiration n'occasionnent pas des irritations et des inflammations importantes, ils peuvent être la cause principale d'une odeur répugnante due à la fermentation et à la décomposition de ces humeurs physiologiques par suite de la région qui est humide, chaude et couverte. »

En effet, les quelques gouttes d'urine retenues à chaque miction peuvent aussi donner lieu à des irritations cutanées et souvent même à des fermentations

ammoniacales assez désagréables que l'odorat perçoit lorsque, par exemple, on découvre complètement pour l'examiner une malade peu soigneuse.

Il est évident que tout ce que nous venons de dire se rapporte aux personnes qui négligent les règles de l'hygiène les plus élémentaires. Rien de semblable ne s'observe chez une femme qui sait observer ses devoirs de propreté. Mais, combien ne trouve-t-on pas de pauvres ouvrières qui sont loin de pouvoir consacrer le temps nécessaire à des soins si importants ?

L'Islamisme a prévu ces cas, et c'est pourquoi il a conseillé la pratique de l'épilation. (Notons que du temps où l'Islamisme entreprenait son œuvre de civilisation en Arabie, l'hygiène, dans ce pays, était presque inconnue.) Une musulmane commettrait « un péché » si elle priait avant d'avoir accompli les soins hygiéniques que sa religion lui recommande.

Avec les bains généraux obligatoires et l'ablution des parties génitales après chaque miction, la recommandation de tenir toujours courts les poils des régions génitales constitue une mesure hygiénique qui entretient la femme la plus négligeante dans un état de propreté satisfaisant.

Les poils de la région périgénitale jouent encore un rôle important dans la transmission des parasites quasi-particuliers à cette région (pédiculi pubis). Ces parasites, dissimulés dans les poils, échappent longtemps aux soins de leur hôte, malgré les démangeaisons pénibles qu'ils causent. Le sarcopte de la gale trouve également les mêmes avantages pour passer inaperçu et se transmettre.

A l'hôpital de l'Antiquaille, dans le service de M. le Professeur Gailleton nous avons souvent observé des cas de gale ayant pour point de départ la région péri-génitale. Le scrotum, les plis de l'aîne, la région pubienne paraissaient envahis sans que l'on trouve d'autres manifestations ailleurs.

Chez l'homme, par suite même de la disposition anatomique des organes génitaux externes, les poils n'ont pas les mêmes inconvénients que chez la femme, sauf dans les deux derniers cas que nous venons d'exposer. Nous croyons cependant que, même chez l'homme, il vaut mieux raccourcir les poils. Car, nous avons souvent vu des malades atteints de chancre mou, chez lesquels la présence des poils était la cause de l'accumulation des sécrétions pathologiques et, par suite, de l'entretien d'une sordidité répugnante favorisant l'irritation de la peau, son exulcération et la réinfection du malade par le virus chancrelleux.

Les parties génitales représentent, en somme, dans l'un et l'autre sexe, une des « régions du corps les plus « exposées aux souillures provenant d'excrétions et de « sécrétions diverses, et toute pratique pouvant assurer « la propreté de ces parties ne doit pas déplaire à « l'hygiène ».

L'Islamisme recommande aussi de faire disparaître les poils des aisselles et de la région péri-anale.

MODE OPÉRATOIRE. — Comme nous avons dit, suivant la loi musulmane, chez l'homme et chez la femme, à partir de l'âge de la puberté, les poils des régions ano-génitales doivent être coupés ras. Les Musulmans

suivent cette loi. Mais, au lieu de se couper les poils avec des ciseaux, ils ont recours à l'épilation au moyen d'une pâte à base d'arsenic et de chaux.

L'emploi de cette pâte à base caustique n'est certainement pas exempt d'inconvénients et n'est point recommandé par l'Islamisme. Nous ne devons en retenir que la commodité n'ayant d'ailleurs pas eu l'occasion de constater les conséquences fâcheuses de cette pratique.

Le développement du système pileux étant extrêmement variable avec les individus, l'Islamisme ne fixe pas le temps au bout duquel on doit recommencer l'épilation. Ce soin est pris ordinairement une fois par mois ; mais, comme nous venons de le dire, la loi religieuse est muette en ce qui concerne cette prescription. L'essentiel est d'avoir les poils très courts.

Dans les pays musulmans, le lavage du corps étant obligatoire, dans maintes circonstances, les bains privés ou publics sont nombreux. Dans tous ces bains, suivant l'importance de l'établissement, il existe des cabines particulières, plus ou moins bien aménagées, destinées au service de l'épilation.

Dans ces cabines, à côté d'un petit bassin alimenté par deux robinets d'eau chaude et froide, se trouve un petit vase, ordinairement en terre cuite, destiné à recevoir la pâte épilatoire dont nous avons parlé.

Le baigneur qui a besoin de s'épiler, avant de se mouiller le corps, ce qui empêcherait l'action de la chaux, entre dans la cabine qu'il s'est fait préalablement réserver, se frotte les régions anale et périgénitale, ainsi que les aisselles et les membres inférieurs,

s'ils sont particulièrement velus, attend quelques minutes, tout en tirant de temps en temps sur ses poils pour s'assurer que la pâte produit son action. Dès que ceux-ci commencent à céder, sans douleur, à une légère traction, il se lave, sans tarder, afin d'éviter l'action corrosive de l'arsenic et de la chaux. Les poils tombent alors complètement.

C'est le procédé employé en Perse, en Turquie, en Syrie et dans tous les autres centres musulmans que nous avons pu visiter.

CHAPITRE IV.

Circoncision

HISTORIQUE. — La pratique de la circoncision remonte à la plus haute antiquité. « On peut dire que la circoncision telle que la pratiquent juifs et musulmans, c'est-à-dire circoncision complète, dit M Zaborovski, est répandue dans toute l'Afrique, et connue de presque tous les peuples noirs, même les plus reculés comme les A-Bontous, ainsi que des Madécasses.... La circoncision était et est encore une des épreuves d'initiation des jeunes gens ; elle marquait le passage de l'enfance à la jeunesse, l'époque de la puberté. »

Les anciens Egyptiens pratiquaient aussi la circoncision qu'ils paraissent avoir empruntée aux Ethiopiens. De l'Egypte la circoncision passa chez les Syriens et les Phéniciens.

Ce fut Abraham, paraît-il, qui le premier en introduisit l'usage parmi les Béni-Israël, lui donna un caractère sacré et fit de son obligation un précepte religieux.

Moïse l'imposa à son peuple et la circoncision fut considérée comme un signe d'alliance. Jésus n'a pas été exempt de l'opération. Voici le passage des Evangiles relatif à la circoncision de Jésus : « Le huitième jour où l'enfant devait être circoncis étant arrivé, il fut nommé Jésus, nom que l'ange lui avait donné avant qu'il fut conçu dans le sein de sa mère (1). »

L'Eglise catholique célèbre le 1^{er} janvier une grande fête en mémoire de la circoncision de Jésus « fête de la circoncision ». Mais les prosélytes du Christianisme la ne voulurent pas se soumettre à cette pratique et le signe d'alliance de Béni-Israël devint une marque distinctive entre juifs et chrétiens.

L'Islamisme respecta la circoncision comme toutes les autres mesures hygiéniques existant avant lui. Chez les Juifs, la circoncision se fait le huitième jour de la naissance, mais chez les Musulmans il n'y a pas de date fixe. Il est recommandé cependant d'opérer le plus tôt possible.

Ordinairement ils opèrent la circoncision soit vers la septième ou la huitième année, soit vers la dixième ou la treizième, elle est obligatoire avant la puberté.

Voici ce que dit la loi :

Quoique la circoncision puisse légalement être différée, il est recommandé de la pratiquer le septième jour de la naissance.

Quiconque a atteint l'âge de puberté sans avoir été circoncis doit se soumettre spontanément à cette formalité.

(1) Evangile Saint-Luc, ch. II, v. 21.

Les riches donnent de grandes fêtes le jour de la circoncision de leurs enfants. Les parents, les amis sont invités à assister à la cérémonie. Parfois les fêtes données en l'honneur de la circoncision sont plus belles que celles que l'on donne à l'occasion des mariages. Nous avons connu l'ex-consul général de Perse à Erzéroum, S. E. Hadji Motamed-El-Vezaret qui à l'occasion de la circoncision simultanée de ses quatre fils, a donné des fêtes et des soirées pendant environ quarante jours.

Lorsqu'une famille aisée fait opérer son fils, il est d'usage de convier les familles pauvres du quartier, qui ont des enfants à circoncire, à prendre part aux fêtes et à s'acquitter sans frais, de ce devoir religieux.

Les enfants pauvres sont logés et nourris dans la famille qui les a invités, jusqu'au jour du pansement de la plaie. Ce jour-là qui est ordinairement le sixième ou le septième après l'opération on conduit les opérés au bain et c'est là que l'opérateur renouvelle le pansement. Après le bain, les petits hôtes rentrent dans leurs familles avec, souvent, de nombreux cadeaux.

Cet acte de charité à l'occasion de la circoncision est très pratiqué chez les Musulmans.

Rôle hygiénique de la circoncision. — Faut-il admettre que les anciens ne voyaient dans la circoncision aucune mesure hygiénique, et qu'ils considéraient cette opération, que les différents peuples empruntaient les uns aux autres — tout simplement, comme une épreuve d'initiation ou un signe de ralliement ? Dans les tribus

guerrières de l'Afrique les garçons arrivés à l'âge de puberté subissaient la circoncision et immédiatement après, ils étaient enfermés dans des camps fortifiés pour être dressés à la vie militaire. Chez les Egyptiens la circoncision était particulièrement imposée aux membres de la caste guerrière et de la caste sacerdotale. Doit-on de tout cela conclure que ce n'était point une idée hygiénique qui avait amené les anciens à pratiquer la circoncision ?

Nous ne le croyons pas. L'hygiène des organes génitaux devient certainement plus importante et plus nécessaire à l'époque où commence l'activité, génitale et c'est, précisément, à ce moment que les anciens pratiquaient la circoncision. Les accidents auxquels peut donner lieu l'existence du prépuce n'avaient, peut-être, pas échappé à l'observation des peuples de l'antiquité et c'est là, à notre avis, qu'il faut chercher l'idée première de cette opération.

Dans ce fait que, chez les anciens, la circoncision était surtout imposée aux militaires et au clergé, nous croyons trouver une nouvelle preuve à notre hypothèse. Il nous semble que la circoncision ne pouvait être imposée aux guerriers que dans un but hygiénique, car on peut supposer, il est même évident, que les anciens pensaient, aussi bien que nous, à la santé de leurs soldats et qu'ils n'auraient pas voulu introduire dans leurs armées l'application d'une mesure sans aucune utilité.

Quant à l'obligation de l'opération pour les prêtres l'explication en est bien simple. De tout temps les chefs religieux ont exercé une grande influence sur les peu-

ples ; ils étaient très puissants dans l'antiquité et c'est sur eux que les peuples prenaient leur modèle de conduite. Il est donc, très probable que, pour donner le bon exemple et exhorter le peuple à profiter de l'avantage hygiénique de la circoncision, les prêtres étaient les premiers à se soumettre à l'opération. C'est ce qui nous explique pourquoi cette pratique est devenue plus tard, un précepte religieux. En somme, nous croyons que l'idée première de la circoncision doit se rapporter à l'hygiène et non à la création d'un signe distinctif. Quoiqu'il en soit, cette opération si simple et si inoffensive, bien qu'elle ne puisse garantir l'intégrité du membre viril, ni le soustraire d'une façon absolue aux accidents vénériens ou autres, n'en reste pas moins une bonne mesure hygiénique, d'une réelle efficacité. Elle supprime une large surface à structure délicate, facilement vulnérable et, par sa situation même, exposée aux infections diverses.

En effet, le contact permanent de la muqueuse préputiale avec celle du gland constitue pour le membre viril une cause spéciale de malpropreté qu'il faudra combattre par des soins journaliers. La stagnation du sébum versé par les glandes de Tyson dans la loge préputiale, connu sous le nom de smegma préputial, n'est pas exempte d'inconvénients. La négligence, en effet, entraîne la persistance de ce produit et, par suite, la macération de l'épiderme muqueux, les excoriations et jusqu'à de véritables balanites.

Chez les enfants, qui ont, en général, un certain degré d'étroitesse de l'anneau préputial, l'accumulation, sous le prépuce, des sécrétions glandulaires et

des cellules épithéliales desquamées, détermine des irritations avec démangeaisons pouvant conduire l'enfant à l'onanisme. Si les soins manquent au petit malade, comme cela arrive très souvent dans les classes pauvres, les inconvénients peuvent devenir plus sérieux.

Chez l'adulte, un prépuce un peu long et étroit gêne le coït et les efforts de la copulation peuvent déterminer des déchirures constituant des portes d'entrée pour l'inoculation des infections vénériennes. Si le sujet est atteint de blennorrhagie, le pus sorti de l'urèthre est retenu dans la cavité préputiale, il prolonge ainsi la durée de la maladie et, de plus, irrite les surfaces avec lesquelles il se trouve en contact et donne lieu à des balanites ou balano-posthites parfois très gênantes.

Les diabétiques pour peu qu'ils négligent les soins de toilette intime ne tardent pas à voir apparaître l'irritation et l'inflammation du prépuce. La muqueuse du gland prend, presque toujours, part à cette inflammation et on a alors, des balano-posthites nécessitant souvent l'opération de la circoncision. Mais cette opération si simple devient alors sérieuse et expose le malade à la gangrène du tégument et même de la verge tout entière.

Dans les balanites chancreuses la circoncision devient encore nécessaire. Mais ici aussi l'opération présente des dangers. L'excision du prépuce dans ce cas, pourra donner lieu, en effet, à l'inoculation de toute la surface opératoire et au développement d'une vaste plaie infectieuse.

Avec la circoncision préventive, tous ces accidents

sont écartés, l'entretien de la propreté du membre viril devient beaucoup plus simple et plus facile, et, du même coup, on supprime du cadre nosologique deux affections, phimosis et paraphimosis, qui, malgré leur bénignité, peuvent cependant causer des accidents sérieux chez ceux qui ne peuvent bénéficier, à temps, des soins d'un chirurgien ou d'un médecin.

Dans les cas de phimosis un peu prononcé, outre les inflammations répétées du gland et du prépuce, on observe souvent de l'infécondité qui nécessite la circoncision.

L'existence du phimosis est encore assez souvent indiquée par les auteurs dans l'étiologie de l'incontinence nocturne d'urine et l'opération de la circoncision, même limitée à un simple débridement, a pu dans certains cas amener la guérison.

L'opération de la circoncision telle que nous l'entendons, constitue donc, on le voit, une intervention chirurgicale qui s'impose assez souvent, en raison des accidents multiples auxquels l'existence du prépuce peut donner lieu. Mais parfois aussi, comme dans les cas que nous avons fait remarquer, cette opération de petite chirurgie, peut devenir véritablement sérieuse. Nous pensons donc, qu'il ne faut jamais attendre pour pratiquer l'opération d'y être contraint, mais qu'il y a tout avantage à la généraliser et à la faire accepter, dans tous les milieux, comme une opération préventive.

Le prépuce est-il, d'ailleurs, si précieux pour qu'on le respecte au risque de tant d'inconvénients? Sa présence compense-t-elle les avantages de son absence?

La réponse nous paraît être négative. Le prépuce est, en effet, dangereux et inutile, et sans vouloir établir de comparaison, on peut dire qu'il est à la verge ce que l'appendice vermiculaire est à l'intestin. En tout cas, jusqu'ici, on ne lui a connu aucun avantage et les Musulmans, les Israélites qui en sont dépourvus, n'ont point à regretter, nous en sommes sûr, d'en être privés.

Au contraire, les circoncis ont l'avantage d'être à l'abri des accidents que nous avons signalés, et de plus, ce qui est d'une importance considérable, l'absence du prépuce leur assure, dans une certaine mesure, une garantie contre la contamination syphilitique par voie génitale.

Le prépuce excisé, le gland reste à découvert, sa muqueuse finit par se kératiniser, se durcir au contact de l'air, des vêtements et il présente alors, une résistance relativement assez grande, contre le virus syphilitique ou chancrelleux.

La fréquence de la syphilis en Orient fait nier l'utilité de la circoncision. Puisque chez les circoncis, dit-on, la syphilis est aussi fréquente et même dans certaines régions plus répandue qu'en Europe la circoncision paraît donc, une opération complètement absurde, autant que mesure prophylactique contre les infections vénériennes.

L'argument semble décisif et convaincant. Mais ce n'est là qu'une apparence. Quand on sonde la réalité des choses, l'argument précité perd beaucoup de sa valeur. La syphilis est, il est vrai, assez fréquente parmi les circoncis, mais dans la majorité des cas, on a affaire à une syphilis extra-génitale.

Les notions actuelles sur la contagiosité des maladies sont très peu répandues en Orient. On n'y considère, en général comme transmissibles, que le choléra, la peste, la lèpre et les maladies de l'enfance.

La blennorrhagie est très souvent attribuée à une frayeur, à un refroidissement ou à l'ingestion des aliments plus ou moins excitants.

Les manifestations muqueuses et cutanées de la syphilis sont souvent désignées sous la vague dénomination de *Mézadj-Sodavi* (tempérament nerveux, psychose) et le syphilitique, en pleine période secondaire, passe pour un *Sodavi-Mézadj* complètement inoffensif. Chose curieuse, c'est à la période tertiaire, à l'apparition des gommes et lorsque, suivant l'opinion généralement admise, la maladie n'est plus contagieuse que le syphilitique est en général considéré comme dangereux. Encore le malade fait-il passer ses gommes pour de simples abcès furonculeux !

La voie buccale est le principal foyer de contamination en Orient. Les pipes, les narguilès, fumés successivement par plusieurs personnes, les tasses à café, à thé sont les agents les plus ordinaires de la transmission du virus syphilitique. En Orient, lorsqu'on se met à table, surtout dans la classe ouvrière, chacun n'a pas son verre. Tout le monde boit à la même coupe. Dans les grandes fêtes ou cérémonies religieuses on distribue souvent du *Charbat* (eau sucrée) ou de la limonade citrique. Le liquide est contenu dans des cratères, à côté desquels on dispose quelques verres qui servent à plusieurs centaines de personnes.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que la propagation de la syphilis soit considérable.

Les coiffeurs orientaux, plus encore que ceux de l'Europe, jouent aussi un grand rôle dans la dissémination de la syphilis. Souvent nous avons vu de pauvres victimes considérer leur chancre, comme un simple bouton dû « au venin du rasoir ».

Enfin, en parlant du service des bains, nous avons fait remarquer combien on était exposé à être contaminé par le gant et l'étaupe des frotteurs.

En dehors du corps médical, on peut dire que les pratiques d'asepsie ou d'antisepsie sont exceptionnelles chez les orientaux, soit dans les maisons, soit dans les établissements publics : cafés, bains, etc.

La fréquence de la syphilis en Orient ne prouve donc pas que la circoncision est inutile. La syphilis génitale est rare parmi les Musulmans, et cela ne peut être dû, en partie, qu'à la pratique de la circoncision.

Nous regrettons de ne pouvoir appuyer notre idée sur des considérations expérimentales pouvant trancher la question ; d'ailleurs, la responsabilité de ces dangereuses expériences ne permettra pas de les entreprendre. Nous pouvons citer, cependant, un fait que nous avons observé personnellement, et qui est pour nous d'une grande valeur.

Parmi nos camarades de Beyrouth, quatre Musulmans et trois Chrétiens avaient eu dans une maison publique, pendant la même semaine, commerce avec une prostituée malade. Les quatre Musulmans échappèrent à la maladie, tandis que, des trois Chrétiens, deux furent atteints.

Notre constatation personnelle nous permet d'assurer qu'il en est souvent ainsi, et que le rôle prophylac-

tique de la circoncision contre la syphilis n'est pas sans une réelle efficacité. Ce point est développé par notre camarade de l'Ecole du service de santé militaire: le docteur Bonnet, dans sa thèse inaugurale. (Etude sur la prophylaxie de la syphilis, 1904).

MODE OPÉRATOIRE. — Voici comment la circoncision est faite chez les Israélites.

L'enfant, assis sur le genoux d'un aide, l'opérateur saisit le prépuce avec les doigts de la main gauche et l'attire en avant, pendant que de l'autre main il pousse le gland en arrière.

Une pince d'un modèle spécial est placée à cheval sur le prépuce pour protéger le gland. La partie antérieure est excisée d'un coup de rasoir. La muqueuse étant peu entamée on en opère la section dans un second temps avec les ongles. L'opération est simple et la plaie guérit, ordinairement dans quelques jours. Mais, la façon dont le prêtre Israélite termine l'opération compromet, considérablement, les avantages de la circoncision et fait de cette mesure hygiénique une source de contamination au point de vue de l'infection syphilitique. En effet, une fois le prépuce excisé, le prêtre suce la plaie à plusieurs reprises. Puis, la bouche toute ensanglantée, il prend une gorgée dans un verre de vin qu'il passe ensuite aux parents pour qu'ils en boivent, car ce vin est alors considéré comme béni.

Avec cette manière d'agir on conçoit à quels dangers sont exposés l'opéré, l'opérateur et les assistants.

Ricord a longtemps insisté auprès du Consistoire Israélite de Paris pour qu'il consente à modifier cette dangereuse pratique.

En Syrie nous avons plusieurs fois assisté à la cérémonie de la circoncision chez les Israélites et, toutes les fois, nous avons vu le prêtre opérateur pratiquer la succion.

Chez les Mulsumans le procédé opératoire est presque le même, mais l'opérateur n'est pas un prêtre, la section de la portion de la muqueuse restée intacte ne se fait pas avec les ongles, et, enfin, la succion de la plaie est, non seulement déconseillée, mais absolument défendue.

Ici comme dans toute ses prescriptions, l'Islamisme n'a rien ordonné à l'aveugle et il n'a jamais faibli dans sa prévoyance.

Les musulmans pratiquent donc la circoncision et le soin de l'opération est laissé au chirurgien.

Actuellement on a plusieurs procédés opératoires pour pratiquer la circoncision. On peut dire que chaque chirurgien opère à sa façon.

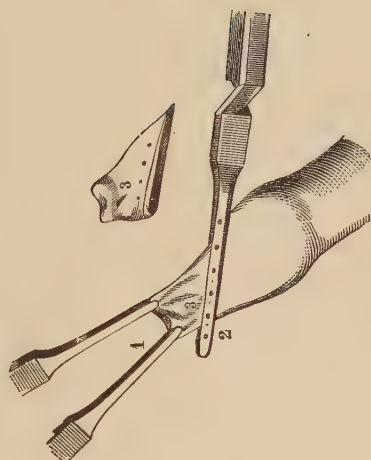
Nous rappellerons à nos compatriotes que le procédé le plus simple est celui qui est fait, sans instruments spéciaux, à l'aide d'une simple pince, de ciseaux et d'une sonde cannelée.

Le chirurgien met sur le prépuce fortement attiré en avant une pince immédiatement en arrière du point où doit porter l'incision et coupe tout ce qui se trouve en avant de celle-ci toute la partie excédante du prépuce.

La muqueuse qui, d'ordinaire, a échappé, est sectionnée dans un deuxième temps avec les ciseaux à l'aide d'une sonde cannelée introduite entre elle et le gland.

La suture de la muqueuse à la peau n'est pas indispensable. Mais il n'en est pas moins vrai que faite avec soin, à l'aide de points séparés et au crin de Florence ou avec de la soie fine, elle donne un résultat esthétique meilleur.

Nous ajouterons qu'il est prudent de faire la ligature de l'artère du frein qui, si elle est sectionnée, donne lieu à une hémorragie qui peut débilitier les petits opérés.



CONCLUSIONS.

I. — L'étude attentive et la connaissance exacte des lois musulmanes montrent que le Législateur de l'Islam n'était pas seulement un esprit supérieur, connaissant à fond les dangers qui menaçaient l'humanité de son temps et prescrivant les meilleurs moyens de s'y dérober, mais un esprit inspiré, prévoyant les maux qui menaceraient l'humanité un jour.

Les fidèles attribuent à une révélation divine cette prévision de l'avenir; pour ceux qui se refusent à accepter son dogme, cette intuition des fléaux actuels est la preuve irréfutable de son génie.

II. — Toutes les prescriptions hygiéniques de l'Islamisme, destinées à sauvegarder l'humanité, sont sages et appelées à atteindre leur but.

III. — Les résultats heureux de la prohibition des boissons fermentées qui, plus tard, lors de la découverte de l'alcool, détourna du monde musulman les dangers de l'alcoolisme, prouvent qu'au point de vue de l'hygiène sociale l'influence religieuse a une grande importance.

IV. — Les ablutions complètes ou partielles imposées par le Korân, constituent, pour l'entretien de la pro-

preté corporelle, une mesure hygiénique efficace et conforme aux données scientifiques modernes.

V.— Les organes génitaux, du fait de la présence des poils, semblent soumis spécialement à l'infection et au parasitisme, leur propreté rigoureuse étant difficile à obtenir, surtout chez la femme, l'épilation facilite dans une large mesure l'hygiène de ces régions.

VI. — La circoncision paraît avoir une réelle efficacité contre les maladies vénériennes, car elle supprime une surface qui, par sa situation et sa structure, semble spécialement exposée à ces infections.

VII. — Si les résultats des prescriptions de l'Islamisme ont semblé compromis, cela tient à des erreurs dans leur interprétation et à l'insuffisance matérielle des éléments nécessaires à leur bonne observation.

L'autorité religieuse et le pouvoir absolu étroitement solidaires peuvent mettre à la portée de tous les notions et les moyens de se conformer utilement aux prescriptions de l'Islamisme.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,

Jules COURMONT.

Vu :

LE DOYEN,

LORTET.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 25 janvier 1904.

LE RECTEUR,

Président du Conseil de l'Université,

G. COMPAYRÉ.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAM (E.). — De la circoncision au point de vue historique et médical, 1864. Montpellier.
- ARNOULD (Jules). — Nouveaux éléments d'hygiène, quatrième édition, entièrement refondue, par le docteur E. Arnould, 1902. Paris.
- BAHA-EL-DINE-MOUHAMMDD-AMILI. — Recueil des lois musulmanes (en langue persane). Bombay 1298 de l'hégire, 1881 de Jésus.
- BERUHEIM. — De la circoncision, Paris. O. Doin, 1889, 16 p.
- BEUGNIES. — La circoncision, cérémonie païenne; sa valeur hygiénique. Paris, 1902.
- BREITENSTEIM. — Die circoncision in der prophylaxie der syphilis. D. C. nov. 1902. Versammlung Deutsch Aerzte Natur in Carlsbad, 25 sep. 1902.
- BIBLE. — Version d'Ostervald revision, 1881. Paris-Bruxelles, 1885.
- BOCQUET. — Contribution aux bains, douches. Bains, douches d'Elbeuf, *Gazette des Hôpitaux*. Paris, 1899, XXII, 1376-77.
- BOUILLY (G.). — Manuel de Pathologie externe IV. Maladies des régions (sixième édition). Paris 1901.
- BRUNO (Raoul). — L'alcoolisme ouvrier en Normandie. *Revue d'hygiène et de police sanitaire*. Mai, 1899.
- CHAMPEAUX (M.). — Essai sur l'alcoolisme. Thèse de Lyon, 1900.
- CASTELANI. — La circoncision est-elle utile? Paris, 1882.
- CAHEN. — De la circoncision envisagée sous les rapports religieux, hygiénique et pathologique. Paris 1896.
- COQUET (F. de). — Le bain chez les anciens et de nos jours, *Hygiène de famille*, Bordeaux. 1900.

- DEBOVE. — Leçon d'ouverture du cours de pathologie interne à la Faculté de Médecine de Paris. Novembre, 1898.
- DELPEUCH (Armand). L'alcoolisme avant l'alcool. *Presse médicale*, 3 décembre 1898.
- FERDOÛSI (Aboul-Cassèmes-Mansours, Schah-Namet (le livre des rois). Histoire de Perse (en vers).
- FORGUE (E.). — *Précis de pathologie interne*. Tome II, 1903. Paris.
- GUIRAUD. — Manuel pratique d'hygiène à l'usage des médecins et des étudiants, troisième édition, 1904. Paris.
- HAMDY (J.). — De la circoncision, description d'un nouveau procédé opératoire, Montpellier, 1873.
- JOLY (J.-B.). — Histoire de la circoncision ; étude critique du manuel opératoire des Musulmans et des Israélites. Paris, 1895.
- LANGLOIS (J.-P.). *Précis d'hygiène publique et privée*. Paris, 1901.
- LOUARN (R.-N.-M.). — Contribution à l'étude du phimosis, méthode israélite. Bordeaux 1897.
- MOREL-LOVALLÉE. — L'eau et la peau, douches et bains dans l'hygiène cutanée. *Revue d'hygiène thérapeutique*, Paris 1895.
- PHILPPE. — Bains et lavoirs populaires à prix réduits. Assistance, Paris, 1896.
- QUERRY A. — Droit Musulman. Recueil de lois concernant les musulmans schyites. Tome I, 1870-1871.
- RAOULT. — Etude sur la prophylaxie de la syphilis. Thèse de Paris, 5 mars 1902.
- RENAN E. — Vie de Jésus. Vingt-et-unième édition. Paris 1891.
- SAÏD PACHA DE DIARBEKR. — MIRAT-EL-IBER, Constantinople, 1304 de l'Hégire, 1887 de Jésus.
- SAVARY. — Korân traduit de l'arabe. Garnier frères, libraires éditeurs, Paris.
- VALENTIN. — Les religions orientales considérées dans leurs rapports avec l'hygiène et la prophylaxie des maladies chroniques. Paris, 1894.

